

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

37 (2004)  
Cyclopaedia

## Préface de la *Cyclopædia* de Chambers

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique:

« Préface de la *Cyclopædia* de Chambers », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 37 | 2004, mis en ligne le 09 avril 2009, Consulté le 30 janvier 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4524.html> ; DOI : 10.4000/rde.4524

Éditeur : Société Diderot  
<http://rde.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :  
<http://rde.revues.org/index4524.html>

Document généré automatiquement le 30 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

## Préface de la *Cyclopædia* de Chambers

- 1 Ce n'est pas sans inquiétude que je dépose cet ouvrage entre les mains du lecteur; un ouvrage qui semble dépasser de si loin l'expérience d'un seul homme qu'on aurait pu y employer toute une académie. Ce qui ajoute à mes craintes, c'est le peu de temps pris pour une réalisation à laquelle toute une vie ne semble guère devoir suffire. Il fallut plus de quarante ans pour compiler le Vocabulaire de l'académie della Crusca et bien davantage encore pour le Dictionnaire de l'Académie française; et pourtant, on en jugera, autant le présent ouvrage est inférieur à ces travaux par les années et les mains qui lui ont fait défaut, autant il leur est supérieur par l'étendue de son sujet et de son dessein.
- 2 Le lecteur pourrait ici me soupçonner de mauvaise foi et penser que je lui présente d'abord un livre et que je l'instruis ensuite des raisons pour lesquelles je n'aurais pas dû le faire. Mais ses soupçons s'apaiseront lorsqu'il connaîtra les avantages dont j'ai bénéficié et qui dépassent tous ceux connus par les ouvrages antérieurs de même espèce, puisque celui que je présente maintenant tire évidemment parti de tout ce qu'on y a donné. Je recueille, tel un héritier, un vaste patrimoine, enrichi peu à peu par l'industrie et l'effort d'une longue lignée d'ancêtres. Ce que les académiciens français et italiens, l'abbé Furetière<sup>1</sup>, les éditeurs de Trévoux<sup>2</sup>, Savary<sup>3</sup>, Chauvin<sup>4</sup>, Harris<sup>5</sup>, Wolfius<sup>6</sup>, Daviler<sup>7</sup> et d'autres ont fait, a servi mon dessein. Sans parler de tous les livres de même nature, mais de classe inférieure, qui ont contribué leur part, je veux dire ces dictionnaires sur presque chaque sujet, depuis la médecine et le droit jusqu'à l'héraldique et le manège.
- 3 Toutefois, ceci n'est qu'une partie ; car je suis loin de m'être contenté de prendre ce qui avait déjà été récolté et j'y ai apporté d'importantes additions que j'ai tirées d'autres sources. Il est peu de domaines de la République des Lettres dont je n'ai fait commerce en cette occasion. J'ai souvent fait appel aux originaux eux-mêmes touchant les différents arts ; et, sans compter le peu qui pouvait venir de mon propre fonds, le lecteur trouvera ici des analyses et des extraits tirés d'un grand nombre de livres de toute sorte, mais négligés par les lexicographes antérieurs ou n'ayant point cours alors ; ainsi qu'une multitude de perfectionnements en diverses parties, de la science naturelle notamment, perfectionnements qui ont été faits ces dernières années. S'il en fallait des exemples, j'espère qu'il y aura peu de pages qui n'en apportent plusieurs.
- 4 Telles sont les sources où j'ai pris les matériaux du présent ouvrage et qui, il faut le dire, ont été plus que suffisantes ; en sorte que la difficulté résidait dans sa forme et dans son économie: comment disposer une telle multitude de matériaux sans qu'il en résulte un amoncellement confus de parties incohérentes, mais bien plutôt un tout consistant ? Et ici je dois avouer qu'il y avait peu de secours à attendre. Les lexicographes antérieurs n'ont guère tenté de donner de structure à leurs ouvrages et ils ne semblent pas avoir perçu qu'un dictionnaire pouvait, dans une certaine mesure, réunir les avantages d'un discours continu. De là vient que nous ne voyons rien qui ressemble à un tout dans ce qu'ils ont fait; et c'est pourquoi la matière qu'ils fournissaient au présent ouvrage demandait le plus souvent une préparation supplémentaire, avant de pouvoir servir notre dessein qui était aussi différent du leur en général qu'un système d'un centon.
- 5 Notre intention était de considérer les diverses matières non seulement pour elles-mêmes mais aussi relativement, dans leurs rapports mutuels, de manière à les traiter chacune comme un tout et comme les parties d'un tout plus grand, leur liaison à ce dernier étant indiquée par un renvoi. De sorte que, par une suite de renvois, allant du général au particulier, des prémisses aux conclusions, des causes aux effets, et vice versa, c'est-à-dire, du plus complexe au moins complexe et inversement, une communication pût s'établir entre les différentes parties de l'ouvrage et que les divers articles pussent être, dans une certaine mesure, replacés dans l'ordre naturel des sciences dont l'ordre alphabétique les avait écartés.
- 6 Par exemple, l'article ANATOMIE n'est pas considéré seulement comme un tout, c'est-à-dire, comme un système particulier ou une branche de la connaissance, à diviser donc en ses parties, l'humaine et la comparative, l'humaine étant à son tour subdivisée en l'analyse des solides et celle des fluides (avec les renvois aux différentes places qu'elles occupent dans le livre, où

elles sont elles-mêmes traitées et où elles renvoient à d'autres parties de rang inférieur, et ainsi de suite), mais aussi comme une partie de la MÉDECINE, à laquelle l'on est renvoyé de ce fait et qui renvoie à son tour à des touts de rang supérieur, etc. Par ce moyen, on peut former une chaîne allant d'un art à l'autre, c'est-à-dire, de la première et de la plus simple complication d'idées propre à un art, ce que nous appelons les éléments, c'est-à-dire, les principes de cet art, à l'idée la plus complexe ou la plus générale qui soit et au nom ou au terme qui représente le tout.

- 7 Et il ne faut pas s'arrêter là; mais comme les éléments – ce qui est donné dans un art – sont ordinairement recherchés dans un art différent et subordonné, et de la sorte fournis (dans notre exemple, les éléments de l'anatomie sont fournis par l'histoire naturelle, la physique et la mécanique et l'anatomie elle-même peut-être considérée comme un donné fourni à la médecine), nous pouvons porter notre vue plus loin et renvoyer d'un art ou d'un domaine à ceux qui lui sont joints et, ainsi, ouvrir en quelque sorte tout le champ de la connaissance. Peut-être aura-t-il l'aspect d'une contrée sauvage, mais il faut que ce soit une contrée sauvage à travers laquelle le lecteur puisse se frayer un chemin aussi sûrement, si ce n'est pas aussi promptement ni aussi aisément, qu'à travers un parterre parfaitement régulier.
- 8 On peut même dire que, si le système l'emporte en perfection sur le dictionnaire, le dictionnaire n'est pas sans avantage pour le système et que c'est peut-être le seul moyen de restituer tout le cercle de la connaissance et tout son corps, avec ses parties et ses dépendances. Sous une autre forme, mille choses d'un détail plus fin seraient condamnées à rester cachées : toutes les chevilles, les jointures, les attaches de l'édifice seraient, à n'en point douter, invisibles ; toutes les parties moindres, disons même toutes les parties, quelles qu'elles soient, seraient en quelque sorte englouties dans le tout. Quand elle s'étire et s'élargit ainsi pour embrasser une aussi vaste structure, l'imagination n'est capable que d'une perception très générale qui la rend impuissante à distinguer chacune des parties composantes ; et pourtant, les parties ne méritent pas moins d'être connues quand on les prend séparément que quand on les tient ensemble. Qui plus est, comme toutes nos idées sont individuelles et comme tout ce qui existe est unique, il semble plus naturel de considérer la connaissance dans ses parties, c'est-à-dire, divisée en articles séparés, dénotés par autant de termes différents, que de considérer l'assemblage entier dans sa composition la plus vaste – qui est une chose purement artificielle et le produit de l'imagination.
- 9 Et pourtant il faut admettre que cette dernière méthode a sur la première de nombreux et réels avantages, celle-ci n'ayant en vérité d'utilité et de valeur que dans la mesure où elle y participe. D'où l'on conclut que la meilleure façon de faire est d'employer les deux méthodes : considérer chaque point à la fois comme une partie, pour aider l'imagination à saisir le tout, et comme un tout, pour aider l'entendement à saisir chaque partie. Telle est l'intention du présent ouvrage – pour autant, je veux dire, que les nombreuses et redoutables difficultés que nous avons rencontrées nous ont permis d'y répondre.
- 10 Dans cet esprit, nous nous sommes efforcé de donner l'essentiel des découvertes qui ont été faites jusqu'à aujourd'hui dans les différentes branches de la connaissance, tant naturelle que artificielle ; c'est-à-dire, dans la connaissance de la nature, d'abord telle qu'elle apparaît à nos sens, soit spontanément comme dans l'histoire naturelle, soit avec le secours de l'art, comme dans l'anatomie, la chimie, la médecine, l'agriculture, etc. ; ensuite telle qu'elle apparaît à notre imagination, comme dans la grammaire, la rhétorique, la poésie, etc. ; enfin telle qu'elle apparaît à notre raison, comme dans la physique, la métaphysique, la logique et les mathématiques ; ainsi que les différents arts subordonnés qui en découlent, comme l'agriculture, la peinture, la sculpture, le commerce, les manufactures, la politique, le droit, etc., et maintes spécialités qui, plus éloignées, ne se laissent pas réduire immédiatement à l'un de ces chapitres, comme l'héraldique, la philologie, les antiquités, les coutumes, etc.
- 11 J'espère, donc, qu'on admettra que le plan de l'ouvrage est bon, quoi qu'on trouve à redire à son exécution. Il paraîtrait extravagant de dire que la moitié des hommes de lettres d'une époque pourraient être employés à une telle tâche avec avantage ; et pourtant on peut voir qu'un ouvrage réalisé comme il devrait l'être, sur le même pied que celui-ci, répondrait à la plupart des fins d'une bibliothèque, la parade exceptée, et contribuerait davantage à propager

les connaissances utiles parmi tout un peuple que la moitié des livres existants. Après cela, que le lecteur juge jusqu'où je mérite le blâme de m'y être engagé, sans que ce soit toujours avec avantage, et si d'avoir échoué dans un tel dessein n'est pas déjà un titre d'éloge.

12 Mais il sera nécessaire ici de porter un peu plus loin la division de la connaissance qui vient d'être présentée et de procéder à une partition plus précise de ce qui en fait le corps, par la voie formelle d'une analyse ; sachant qu'une telle analyse, en montrant l'origine et l'embranchement des différentes parties, ainsi que la relation qu'elles entretiennent avec leur tronc commun ou les unes avec les autres, peut aider à resituer les articles qui sont dispersés dans le livre et à les relier les uns aux autres. (NDLR complément pdf ici)

13 C'est là un tableau de la connaissance, en quelque sorte, in stamine, qui n'en montre que les grandes parties composantes ; il serait vain de le poursuivre dans tout le détail de ses membres et de ses ramifications, ce qui est la tâche du livre lui-même. Et il semblerait suffire de renvoyer le lecteur des différentes branches ainsi déduites à ces mêmes branches dans le cours de l'ouvrage où leur division est poussée plus avant. Mais la chose lui serait parfois peu commode ; car, afin d'aborder une matière particulière, il serait contraint de faire un long détour et serait renvoyé d'avant en arrière et d'arrière en avant, d'un bout à l'autre du livre ; pour ne rien dire des interruptions qui peuvent souvent avoir lieu dans la série des renvois. Pour parer à cela, nous avons suivi une voie moyenne et continué la division plus avant, par le moyen de notes en bas de page<sup>8</sup> ; mais d'une manière moins rigide, pour éviter l'embarras d'une analyse stricte, qui ne manquerait pas de s'avérer par trop complexe et prolix. Quelques-uns des principaux articles, dans chaque branche de science, sont ainsi mis en lumière, suggérant le reste et y menant naturellement ; en sorte que le lecteur dispose d'une espèce de sommaire du tout et en même temps comme d'un ordre auxiliaire ou de remplacement, les articles omis se rangeant assez naturellement à la place qui leur revient au sein des autres. Un détail de cette sorte a d'autant plus d'importance qu'il peut faire office non seulement d'une table des matières, en présentant les matériaux dispersés du livre en une seule vue, mais aussi d'une rubrique ou d'un directoire, en indiquant l'ordre dans lequel ils seront le plus avantageusement lus. Notez donc que les premiers mots des notes correspondent aux derniers mots de l'analyse et que les divers éléments ou items des deux font autant d'adresses ou d'articles dans le livre.

14 J'aurais pu terminer ici ma préface ; et peut-être le lecteur serait-il assez heureux d'être congédié de cette façon. Mais j'ai touché à un point qui demande davantage d'examen. La division que nous avons faite de la connaissance repose sur ceci que les diverses branches qu'on y distingue, ouvrent soit sur un art soit sur une science, selon que l'esprit humain est actif ou inactif. Il reste à prendre la chose d'un peu plus haut afin d'expliquer la raison et le mode de cette opération ; il reste à considérer la connaissance dans ses principes, antérieurement à une telle intervention de notre part, et même à remonter jusqu'à sa cause pour montrer comment elle existe à ce niveau ; il faut aussi retracer le progrès de l'esprit à travers le tout et marquer l'ordre des modifications qu'il y introduit. C'est un desideratum que je ne saurais refuser de satisfaire, à cause de son étroite relation au présent dessein. C'est la base de tout savoir en général ; c'est le pivot principal, quoique le pivot obscur, sur lequel tourne toute l'encyclopédie.

15 Soyons plus explicite. Les mots sont la matière immédiate de la connaissance, je veux dire de la connaissance considérée comme susceptible d'être communiquée ou d'être transmise à autrui. Nous aurions certainement connu plus d'une chose sans le langage ; mais pas davantage que ce que nous aurions vu ou perçu par nous-mêmes. D'aucune façon, les observations des autres hommes n'auraient pu s'ajouter aux nôtres et chacun aurait dû apprendre de lui-même, sans l'aide de ses prédécesseurs ni de ses contemporains. Il est évident que, dans de telles conditions, rien qui ressemblât à un art ou une science n'aurait pu paraître : le petit système des choses qui croisent immédiatement le chemin d'un homme n'aurait constitué qu'un maigre fonds de connaissance ; surtout pour un être dont toutes les vues auraient pour terme sa propre personne. Ajoutez que ses principales occasions d'observation auraient été de même genre que celles des autres animaux et qu'il est donc probable que sa connaissance n'aurait pas été très différente, que ce soit en quantité ou en qualité. Il est admis que toute notre connaissance n'est

à l'origine que sensation ; en sorte que naturellement aucun être ne l'emporte sur un autre dans sa disposition à la connaissance, sinon par le nombre, l'étendue et l'acuité de ses sens.

16 C'est donc au langage que nous devons principalement ce que nous appelons la science. Par le moyen du langage, nos idées et nos connaissances, bien que choses purement personnelles quand on les prend dans leur nature même et choses faites pour le seul usage privé – par ce moyen, dis-je, elles s'étendent aux autres et vont enrichir leur fonds. Et, de cette façon, par une sorte de sens second, un homme gagne de percevoir les objets que tout le genre humain perçoit; et, par procuration si l'on peut dire, il est présent à des choses qui se tiennent à n'importe quelle distance : nous entendons des sons qui furent produits il y a mille ans et voyons des choses qui se passent à mille lieues. L'aigle voit, le corbeau sent, le lièvre entend mieux et plus loin que l'homme: cela peut être vrai, mais leur sens reste bien étroit, comparé au nôtre qui s'étend par l'artifice du langage à toute la terre. Ils voient avec leurs propres yeux seulement, nous voyons avec les yeux de toute une espèce. Et de fait, grâce au langage, nous sommes, en matière de connaissance, à peu près sur le même pied que si chaque individu jouissait des sens naturels de mille individus : un accroissement qui à lui seul, certainement, nous a placés très au dessus de tous les autres animaux. Mais, en même temps, un accroissement qui, nous ayant enrichis d'une foule d'idées en plus de celles qui nous appartenaient naturellement, n'aurait pas manqué de rester presque inutile, sans certaines autres facultés permettant de les ordonner et de les disposer, de procéder à des abstractions ou de faire que l'une en représente beaucoup d'autres ; de les comparer ensemble pour découvrir leurs relations ; de les combiner, etc. – le résultat étant ce que nous appelons discourir et philosopher, d'où naissent les doctrines et les théories, etc.

17 Chaque mot est supposé représenter un point, un article ou une relation dans la connaissance<sup>9</sup>. D'où il suit que le vocabulaire d'une langue est représentatif des diverses connaissances d'un peuple chez ceux qui en font usage ; je veux dire, des connaissances premières ou absolues, car, par la construction de ces mots les uns avec les autres, un nouvel ensemble de connaissances secondaires ou relatives est exprimé. Pour mieux entrer dans tout ceci, observons que les divers objets de nos sens, ainsi que cet autre ensemble de choses qui ont avec eux de l'analogie et qui sont les objets propres de l'imagination, sont représentés par des noms déterminés\*, dont certains dénotent des individus\*\*, d'autres des sortes\*\*\*, etc. Or il est évident que ces noms, qui constituent la partie première et fondamentale d'une langue, ne sont autre chose que la représentation des œuvres de la nature et de l'art, les faisant exister comme des natures mortes, dans un état d'inaction et d'indépendance mutuelle. Mais nous ne trouvons pas, en regard, que la Création soit dans un tel repos et nous observons qu'un grand nombre de changements se font dans les choses qui nous sont familières, de sorte que nous sommes dans l'obligation de former un autre ensemble de mots pour exprimer ces variations et les actions auxquelles elles sont dues, avec leurs diverses particularités et modifications\*\*\*\*. Par ce moyen, la nature est, en quelque sorte, arrachée à sa constitution léthargique et montrée en action ; et donc, des descriptions occasionnelles peuvent être formées qui conviennent au présent état des choses.

18 De là naissent deux sortes de connaissance: la première, absolue, qui renferme les phénomènes qui se conservent ; la seconde, relative et occasionnelle, qui renferme tout ce qui se fait ou se passe relativement à eux. La première est, en quelque sorte, permanente ; la seconde est purement passagère ou historique. Celle-là est présentée, comme je l'ai déjà observé, dans le vocabulaire ; celle-ci est vague, sans limites définies, et elle remplit tous les autres livres. En effet, étant en quelque mesure adventice, elle peut être dite infinie, puisque chaque nouveau cas, c'est-à-dire, chaque nouvelle application et combinaison tirée de la première, donne quelque chose de nouveau.

19 Dans le vaste champ des intelligibles se distinguent certains parcelles qui ont été plus cultivées que d'autres, principalement en raison de la richesse du sol et de la facilité à le labourer, mais aussi, pour partie, en raison des mains habiles et industrieuses entre lesquelles elles sont tombées. Ces terres, régulièrement tracées, judicieusement délimitées et entourées d'une clôture, font ce que nous appelons les arts et les sciences ; et ce sont elles qui, de tout temps, ont fait le principal objet des travaux et des peines des hommes qui ont curiosité et savoir. Il est arrivé de temps en temps que leurs limites soient repoussées et que de nouvelles acquisitions

soient faites sur les friches avoisinantes ; mais l'étendue qu'elles occupent reste exiguë et il y a de quoi les accroître considérablement ou en délimiter de nouvelles.

20 Elles furent divisées par leurs premiers découvreurs en un certain nombre de domaines subordonnés, sous des noms distincts, et elles sont restées ainsi, depuis toujours, sans grand changement. Et pourtant ce partage du territoire de la science, comme celui de la face de la terre et des cieux, est totalement arbitraire et il pourrait être modifié, non sans avantage peut-être. Si Alexandre, César et Gengis Khan n'avaient pas vécu, la division du globe terraque eût été sans doute très différente de ce que nous connaissons aujourd'hui ; et il en eût allé de même dans le monde du savoir, s'il n'y avait eu des personnages comme Aristote. Les premières divisions de la connaissance furent aussi sommaires et mal concertées que celles des premiers géographes, et pour la même raison ; et, quoique les Bacon, les Descartes et les Newton<sup>10</sup>, qui sont venus ensuite, aient fait avancer notre connaissance à grands pas, en ouvrant de nouvelles voies, toutefois le respect porté aux aventuriers de jadis et aux divisions établies a fait que nous nous en sommes accommodés, malgré tous leurs inconvénients, et que nous avons étiré les choses en les forçant, pour que nos découvertes récentes rentrent dans le cadre. Je ne sais s'il ne serait pas meilleur dans l'intérêt général du savoir de jeter bas toutes les partitions et de remettre le tout ensemble, sous un seul nom indifférencié. Nos recherches ne seraient pas alors confinées dans des limites aussi étroites, et nous serions conduits à explorer maint territoire fertile, aujourd'hui voué à l'abandon, parce qu'il s'étend au-delà des bornes établies.

21 Art et Science sont, certes, des mots d'usage familier et de grande signification, mais, je le crains, peu compris. Les philosophes depuis longtemps peinent à en expliquer la notion et à en marquer la différence ; mais toutes leurs explications ne se montent guère qu'à remplacer une notion obscure par une autre. Leurs tentatives se terminent ordinairement à quelque définition abstraite qui jette plus d'obscurité que de lumière sur le sujet et qui dit très peu de ce qu'ils sont ou de leurs propriétés apparentes. Pour y parvenir, il nous faut faire l'effort d'une nouvelle investigation.

22 A la SCIENCE il semble qu'appartiennent toutes les choses que les hommes peuvent découvrir en sentant et raisonnant : tout ce que l'esprit distingue grâce à cette faculté par laquelle nous percevons les choses et leurs relations, est objet de science ; ainsi des lois de la nature, des affections des corps, des règles et des critères du Bien et du Mal, de la vérité et de l'erreur, des propriétés des lignes et des nombres, etc. La science en effet est le produit de la raison et des sens, pris dans leur état général ou naturel, tels qu'ils ont été donnés aux hommes, sans avoir été modifiés ni circonscrits par rien de particulier dans la constitution de l'esprit de tel ou tel, ou par les objets qui lui sont familiers et les idées qui lui sont présentes. In fine, la science n'est rien qu'une suite de déductions ou de conclusions que chacun qui possède ces facultés peut percevoir et dériver, s'il prête l'attention qui convient ; et une science, je veux dire, une science constituée, n'est rien qu'un système de conclusions de cette sorte, relatives à un sujet déterminé, et disposées en mots avec ordre et art. Ainsi, celui qui possède toutes les idées exprimées dans les Définitions d'Euclide et voit leur liaison immédiate dans les Axiomes du même, ce qui ne saurait échapper à personne qui a la familiarité de sa langue – celui-ci, disons-le, a le pouvoir, s'il fait preuve d'attention et d'industrie, de former tous les théorèmes et les problèmes qui s'ensuivent. Il n'a rien à faire, sinon ranger ces idées avec ordre dans son esprit, les comparer ensemble, une par une, avec toutes leurs modifications, et établir les relations immédiates que donne la comparaison : leur égalité, leur inégalité, etc. ; et, après que les relations de chacune avec chacune ont été ainsi posées, ce qui fait un corps de propositions primaires, continuer à les combiner et coucher par écrit les relations qui résultent de la comparaison de diverses combinaisons. Par ce moyen, sans autre ressource que de la pénétration et de la persévérance, il pourrait former une infinité de propositions, peut-être plus qu'Euclide lui-même ne l'a fait, puisqu'on obtient une nouvelle relation, c'est-à-dire, une nouvelle proposition, à partir de chaque nouvelle combinaison.

23 A l'ART, d'autre part, appartiennent les choses auxquelles la simple raison n'aurait su parvenir, les choses qui se trouvent hors du chemin direct de la déduction et qui requièrent une forme ou une tournure d'esprit particulière pour être vues ou atteintes. On pourrait en faire les effets de la raison particulière ou personnelle, par opposition à la raison générale.

Mais une telle manière de parler serait jugée non philosophique. Il est peut-être plus juste de considérer la raison comme étant ici modifiée et affectée par le tour original, l'humeur ou la manière de penser de la personne<sup>11</sup>, ou comme étant réfrénée et détournée de son propre cours par certaines vues ou connaissances qui lui appartiennent. La différence entre les deux peut être illustrée par celle qu'on observe entre l'esprit et l'humour. L'esprit est la faculté générale de susciter dans l'imagination des images agréables et inattendues<sup>12</sup>, l'humour est une faculté particulière. L'esprit est pur et absolu dans son genre, l'humour est teinté de quelque chose d'original qui vient d'ailleurs<sup>13</sup>.

24 L'art et la science semblent donc ne différer que par leur degré de pureté: une science est un système de déductions dû à la seule raison, qui n'est déterminée par rien qui lui soit étranger ou extrinsèque ; un art, au contraire, requiert que lui soient fournis de l'extérieur un certain nombre de data ou de postulata et ne saurait jamais aller bien loin, sans à chaque instant en exiger d'autres. C'est en un sens la connaissance et la perception de ces data qui constituent l'art ; le reste, la partie doctrinale, relève de la nature de la science, que seule une raison attentive saura dégager.

25 Sous ce jour, l'art se présente comme une portion de la science, ou de la connaissance générale, considérée non point en elle-même comme science, mais en relation à ce qui l'entoure et s'y ajoute. Dans la science, l'esprit regarde directement vers l'arrière, vers les prémisses, ou vers l'avant, vers les conclusions ; dans l'art, nous jetons aussi un regard latéral, vers les circonstances concomitantes. La science est en effet à l'art ce qu'une rivière suivant directement son lit et s'abandonnant à son propre courant est au même flot, détourné de sa course et disposé en cascades, en jets d'eau, en citernes, en étangs, etc. Dans ce dernier cas, on ne considère pas le cours de la rivière pour lui-même, mais seulement dans la mesure où il intéresse les ouvrages qui, l'un après l'autre, modifient son flot et le détournent de son chemin. Dans le premier cas, il est facile de suivre le cours de la rivière, de sa source à son embouchure, car elle coule normalement; mais, si bien qu'on connaisse ce cours, on ne sera point capable dans le second cas de découvrir comment elle va, pour autant qu'entrent en jeu le génie, l'humeur et le caprice de l'ingénieur qui a conçu les plans.

26 Ce sont là quelques-uns des caractères ou des traits qui différencient l'art et la science ; mais il y a entre les deux une différence qui précède toutes les autres et dont ces dernières ne sont que les conséquences. Toutes ces différences prennent de plus haut leur origine, dans le principe d'action ou d'opération précédemment mentionné, je veux dire: soit l'esprit est actif soit il est passif. En ce sens, on dira que relèvent de la science les choses que nous ne faisons que voir ou percevoir et qui découlent de la nature et de la constitution des choses, par la seule opération de leur Auteur et au seul service de ses desseins généraux, à l'exclusion de toute action ou intervention directe de notre part.

27 Et, au contraire, relèvent de l'art ces choses où la science ou la perception sont en outre modifiées et appliquées par nous à des fins et à des occasions qui nous sont propres. De là naissent les différences qui ont été remarquées, car les choses de l'art sont entièrement personnelles, puisqu'elles sont en fonction de la portée des facultés naturelles de l'artiste, quant à la quantité et au degré, et de la disposition et de la trempe de ses facultés morales, quant à la qualité. La perception, même en matière d'art, est de la nature de la science: jusque là, les deux s'accordent ; leur différence commence seulement quand une modification est apportée à la matière d'une telle perception et qu'une nouvelle direction lui est donnée, en vue de quelque fin particulière. Ce faisant, elle se charge d'un nouvel ensemble de particularités et de circonstances, entièrement personnelles, puisqu'elles sont toutes façonnées et adaptées à la vue et à la fin particulière de l'artiste, et conduites selon son degré particulier de connaissance et de talent, ce qui est l'effet d'un ensemble particulier d'objets et d'une organisation particulière du corps. En un mot, dans l'art s'ajoute à la science naturelle ou à la perception une vue ou un motif moral, lequel motif est le principe propre ou le primum mobile de l'art ; la perception est sa matière et tel membre du corps son organe ou son instrument. Et d'un tel principe nouveau, etc., naît un nouvel ensemble de perceptions secondaires, analogues aux perceptions premières et naturelles. Tout se ramène donc à ceci que la science naît d'un principe naturel et l'art d'un

principe moral ; et comme les choses morales sont aussi en un sens naturelles, on peut même dire que la science est d'origine divine et l'art d'origine humaine.

28 [Nous renvoyons ad finem la très longue note qui est ici appelée dans la seconde édition]

29 Après avoir débattu de la nature et des caractères de l'art et de la science, il nous reste à établir la notion de terme d'art, l'une des expressions les plus mal comprises du langage. L'art et la science, nous l'avons observé, sont des dénominations de la connaissance, sous cet aspect-ci ou cet aspect-là, et les mots en représentent les diverses parties. Le registre complet des mots, pris dans toutes leurs occurrences, est supposé équivalent au système entier de la science possible, bien qu'une petite partie seulement en soit actuelle, c'est-à-dire que seul un petit nombre de combinaisons possibles sont ou seront jamais réalisées.

30 Toute la tâche de la connaissance est donc renfermée dans le corps des mots ; mais tous les mots n'y participent pas également. Du fait de notre nature propre, nous les avons traités en conséquence, faisant que certains signifient davantage, et d'autres moins, à notre gré, ou que certains représentent de larges provinces et d'autres d'étroits districts du savoir. En effet, l'ordre dans lequel nous acquérons notre connaissance nous a conduits à faire une sorte de tri dans la matière qu'elle présente. Bien que l'esprit voie et perçoive seulement des individus qui seuls en sont les objets propres, cependant, il a le pouvoir de les combiner et de les mêler ensemble, pour sa propre convenance ; d'où son progrès du particulier au général, du simple au complexe ; d'où ceci que nous avons des mots de tous ordres et de tous degrés, allant de la simplicité d'un atome à la complexité de l'univers. Il est plaisant de suivre l'esprit construisant ses idées et donnant des noms aux divers assemblages et d'observer, par exemple, comment il va de l'idée simple de pensée, à l'idée plus vaste de connaissance, de là à science, puis à scientifique, etc.

31 A la vérité, nous avons très peu de mots qui expriment des idées simples et uniques. En effet, observant que certaines relations s'imposent entre les diverses idées, comme la cause et l'effet, le sujet et l'attribut, etc., nous ne les considérons pas tant de manière absolue et indépendante que sous l'angle des circonstances et des relations qu'elles ont entre elles. Cet empressement, cette grande inclination de l'esprit à combiner ses idées, et ainsi à les échanger par paquets, a fait que nous n'en avons gardé qu'un très petit nombre de simples, je veux dire: très peu de noms qui dénotent une seule idée. Les mots atome ou point mathématique impliquent habituellement plusieurs idées ; eu égard à cela, nous sommes conduits à prendre leurs attributs et leurs relations dans la considération du sujet : nous considérons ainsi l'atome comme dur, lourd et indivisible, comme étant le principe de la grandeur physique, comme contribuant à la constitution des corps, etc. Même les qualités premières, comme la dureté, le poids, et les autres, si simples qu'elles soient dans leur nature propre, sont si étroitement combinées avec certaines circonstances particulières (leur cause, leurs effets, etc.) que leur nom devient rien moins que simple.

32 Or ce que nous appelons un terme n'est rien que « un mot qui dénote, relativement à un certain point, un assemblage ou un système d'idées, que l'esprit a artificiellement formé en les associant ensemble, pour la commodité de ses propres opérations ». Ou, dit autrement, c'est « un mot qui comprend plusieurs idées sous une certaine relation qui les unit, relation par laquelle elles représentent à l'esprit quelque partie complexe de connaissance, pour la commodité etc. ». Ou encore, c'est « un mot qui tient plusieurs idées différentes combinées ensemble dans une relation, relation sous laquelle elles sont d'abord apparues quand l'esprit les considéra pour la première fois comme un phénomène constant et qu'il prit des mesures pour les fixer ou les retenir dans cette qualité ».

33 La teneur d'un terme est de nous rendre capables de recevoir ou de communiquer des connaissances avec plus de facilité et de rapidité, pour autant que nous avons de celles-ci des combinaisons appropriées toujours prêtes et nous nous épargnons ainsi la nécessité de commencer de novo et de les détailler dans les individus ; à l'image de l'arithmétique qui, pour éviter l'embarras d'un grand nombre d'unités, nous fait compter en dizaines, en soixantaines ou centaines ; ou quand, dans le même dessein, nous comptons certaines sommes d'argent en rouleaux ou en bourses, de manière à nous en acquitter ou à les recevoir en paiement, en nous épargnant la peine d'en compter ou d'en énumérer le contenu.

- 34 En prenant terme en ce sens, nous ne trouverons guère autre chose dans le langage. Tous les noms sont de cette sorte, sauf les noms propres qui, en vérité, sortent du cas ordinaire du langage. Et même ces derniers deviennent parfois des termes : ainsi, lorsque des idées particulières leur sont constamment attachées, par exemple, Mécène, Machiavel, Auguste, Atlas, Bucéphale, Argos, etc. Il y a très peu de verbes qui ne soient des termes, sauf les verbes généraux, être, agir, pâtir. Comme tous les autres supposent ces derniers, les modifient ou leur ajoutent quelque circonstance supplémentaire, ils forment bien des termes : tel est, par exemple, le mot mouiller qui, signifiant davantage que la simple action d'appliquer un fluide à un corps sec et dénotant, par exemple, le mode d'action et la modification qui en résulte, l'amollissement, la lubrification, etc., est un terme à part entière. De même, frapper, qui n'implique pas seulement un certain mouvement du bras, mais encore un tel mouvement obtenu par la contraction et la dilatation successives de certains muscles, etc., comporte tout ce qui est essentiel à un terme. Dans le même sens, un bâton est un terme autant qu'un levier et une aiguille autant qu'un axis in peritrochio.
- 35 Ceci peut paraître trop forcé, surtout à ceux qui ont coutume (je ne sais trop comment) de considérer les termes comme des choses bizarres et mystérieuses, et pour qui terme et mot difficile, c'est tout un. Mais il n'y a point de remède: la complexité est le seul caractère qu'on retrouve dans tous les termes et, s'il y a dans la plupart des propriétés plus spécifiques et plus distinctives, comme nous aurons l'occasion de le montrer plus loin, cependant, ces propriétés ne sont pas universelles ni ne peuvent faire le fondement d'une juste définition philosophique. Peut-être, est-il loisible de les introduire à bon escient dans une définition populaire ; sachant qu'elles apportent une connaissance plus utile et plus adéquate du sujet, là où elles s'imposent.
- 36 Tout ceci se rapporte à ce que nous pouvons appeler les termes de connaissance, termes qui sont plus simples d'un degré que les termes d'un art ou d'une science et qui ont été choisis pour cette raison, afin d'en rendre manifestes la nature et l'origine commune. Ces seconds termes naissent des premiers, par l'addition d'un caractère ou d'un trait nouveau. Ils furent d'abord membres de la république de la connaissance; mais ils sont maintenant installés dans l'une des provinces ou des cités qu'on y compte, où ils ont pris plus de signification ou de valeur qu'auparavant ; je veux dire que certaines idées ou circonstances nouvelles entrent maintenant dans la combinaison, alors qu'on ne les y comptait pas auparavant. Un terme d'art est alors « un mot qui a un sens qui va au-delà de son sens général ou scientifique, et ce sens est restreint à un art particulier ». Ou encore : c'est « un mot qui est employé pour dénoter une certaine combinaison d'idées selon une relation particulière, combinaison retenue dans un art et qui soit n'est pas employé dans un autre art, soit l'est pour une combinaison différente ou selon d'autres relations ou circonstances ».
- 37 Pour rendre un peu plus claire la voie qui mène à la philosophie d'un terme d'art, il faut observer que, partant du sens premier ou littéral des mots, nous formons souvent par abstraction un sens second, général ou philosophique, qui se borne à exprimer la qualité qui domine dans le premier, les circonstances particulières au tout concret étant exclues. Ainsi, le mot esprit signifie littéralement et premièrement souffle ; à partir de là, nous formons un sens général plus simple et employons le mot pour toute matière subtile et déliée. Or, les termes d'art ne sont pas immédiatement formés à partir de l'acception littérale et grammaticale, mais à partir de l'acception générale et philosophique des mots, qui est leur base propre, le fondement sur lequel ils sont bâtis. Le sens général ou abstrait d'un mot déjà établi se trouvant convenir à quelque chose que nous avons occasion de nommer, nous prenons le mot en ce sens et y ajoutons les accidents et les autres circonstances que lui fournissent les présentes occasions ; lesquelles, variant selon la matière et le sujet propre de l'art, spécifient le sens du terme relativement à cet art-ci ou cet art-là. Si bien que le mot qui fut généralisé pour être porté à un sens philosophique ou scientifique, est, pour recevoir un sens technique, de nouveau particularisé ou rendu propre et doté de nouveaux accidents.
- 38 Ainsi, le même mot esprit, qui littéralement signifie souffle et philosophiquement toute substance subtile, est amené techniquement à dénoter diverses autres choses: en anatomie, une humeur animale déliée qui est sécrétée dans le cerveau et part de là dans les nerfs, aux fins de la sensation et du mouvement musculaire; en chimie, les exhalaisons des corps exposés

au feu ; en théologie, la troisième personne de la Trinité ; en métaphysique, tout agent ou toute intelligence incorporelle, etc. Partout le même substrat se retrouve, une substance déliée et subtile ; mais cette substance est modifiée de très nombreuses façons, chacune de celles-ci étant susceptible, par de nouvelles additions, d'une infinité d'autres. Et de là, ces sortes d'esprits en grand nombre dans le corps humain, dans les laboratoires des chimistes, dans la hiérarchie, etc.

39 La notion de terme recevra quelque lumière additionnelle de celle de définition, qui en est, pour ainsi dire, l'analyse. Par la définition nous défaisons ce que nous avons fait en formant le terme ; c'est-à-dire, nous résolvons les idées complexes dans les idées simples et, de l'état nouveau et artificiel qui est devenu le leur, nous ramenons les idées à leur état primitif et vague. Une définition peut donc être définie comme « l'énumération des diverses idées simples enveloppées sous un terme selon la relation qu'elles ont les unes aux autres ». Nous avons déjà montré que les termes sont des mots qui ont des sens particuliers et déterminés, résultant d'une certaine combinaison d'idées ; en regard de quoi, on peut dire qu'un terme est « un mot susceptible de définition », i.e. d'avoir son sens expliqué et établi par l'énumération de ses propriétés et de ses relations. Ce qui le distingue des mots simplement grammaticaux dont le sens est général et indéterminé et qui peuvent être employés avec une égale convenance dans mille cas comme dans un. Nous pouvons expliquer un terme, mais un mot est inexplicable : tout ce que nous pouvons faire à son égard, c'est non point le définir, mais procéder à une substitution ou lui donner un synonyme.

40 Ainsi, l'idée attachée au mot force ne saurait se communiquer par le moyen d'aucun langage ; nous pouvons seulement tenter de voir si la personne ne l'a pas déjà sous un autre nom; et à cette fin nous pouvons lui dire que la force, c'est le pouvoir, l'énergie, la vigueur: si jamais elle a quelque idée correspondant à l'un de ces mots, elle comprendra le mot force par relation ; si elle n'en a pas, nous devons renouveler notre tentative et lui dire que force, c'est forza, vis, efficacia, potentia, etc., ou encore: bVia,ijscuv?, duvnam?. Si aucun de ces mots n'y fait, il nous reste à vérifier si elle n'a pas l'idée sans avoir le mot et nous dirons que c'est « ce par quoi une chose venant au contact d'une autre la meut, l'ébranle ou la brise, etc. ». Si par l'un de ces moyens elle apprend ce qu'est la force, elle n'en forme pas une idée nouvelle, elle apprend seulement un nom nouveau et découvre que ce qu'elle connaissait sous un nom, d'autres l'appellent par un autre nom ou que ce qu'elle n'avait jamais pris la peine de distinguer par un nom, d'autres le font. Pour obtenir l'idée, elle doit avoir recours à la sensation, non au langage, puisque c'est un ens physique qui ne peut être atteint que de cette façon.

41 Mais l'idée simple appelée force une fois donnée et venant ensuite à être modifiée ou circonscrite par de nouveaux accidents qui lui sont ajoutés, pour former un terme dans tel art ou dans tel autre, il est ici au pouvoir du langage, et de lui seul, de susciter ces termes en analysant une telle idée composée dans ses idées constituantes ; lesquelles étant recomposées et mises ensemble de nouveau, de la manière assignée par la définition, en donnent la pleine et adéquate signification. Ainsi, l'idée de force étant diversement modifiée et combinée avec d'autres idées, celles de centre, d'attraction, de répulsion, de volonté, de machine, etc., dans les mots de force centrale, de force centripète, de force centrifuge, de nécessité ou de force morale, de force mécanique, etc., nous pouvons arriver par la définition à en préciser le sens en spécifiant ces circonstances ou en les ajoutant à l'idée de force. Dans ce cas, on ne vient pas à l'idée par la sensation ; et c'est pourquoi c'est une création qui nous appartient et n'existe nulle part hors de nous, comme objet des sens.

42 Ainsi apparaît toute la diversité des définitions : les définitions techniques, convenant seulement aux termes, comme force centrale; les définitions scientifiques ou philosophiques, convenant aux qualités, comme pouvoir [forcibleness] et les définitions nominales ou de remplacement, comme puissance ou énergie.

43 C'est l'assemblage différent des idées simples dénotées par les mots communs qui fait toute la variété des termes, tout comme la différence des simples fait dans la boutique d'un apothicaire la variété de ses remèdes. La ressemblance va d'ailleurs plus loin et l'on peut dire que les termes, comme les remèdes, ne diffèrent qu'autant que diffèrent leurs composants et les relations qu'ils entretiennent. Et si jamais on ne les reprend pas tous dans la définition, le terme

ou le remède n'est pas alors spécifié ni rendu distinct de quelque autre qui peut avoir tous ces éléments, moins un ou deux, ceux-là même qui ont été omis. Ces un ou deux éléments caractérisent donc le terme, ce qu'on peut exposer, d'une certaine manière, en énumérant ces caractéristiques et en enveloppant le reste sous le nom de cet autre terme. Ce procédé revient à guère plus que la substitution mentionnée plus haut et c'est pourtant à lui qu'on peut réduire tout ce que l'École enseigne à propos du genre, de l'espèce et de la différence.

44 Outre les mots simples qui, nous l'avons observé, sont de par leur nature propre inexplicables, il en est divers autres qui le deviennent par accident ; et tels sont tous les data ou les principes préliminaires d'un art, pour tous ceux qui se tiennent dans les limites de cet art. Ainsi, si l'on requiert d'un apothicaire qu'il définisse l'un de ses simples, disons : le mercure, ce sera nécessairement l'accuser s'il n'est pas également versé dans la minéralogie ; car c'est lui imposer d'expliquer un principe que son art n'explique pas mais assume, l'explication relevant d'un autre province. Mais demandez-lui de définir le calomel et il est prêt à votre service : il en énumérera volontiers les différents composants et la manière de le préparer, ce qui est la bonne définition pharmaceutique du calomel.

45 On peut observer ici que les mots employés dans la définition d'un terme représentent, pour nombre d'entre eux, des idées complexes et que, par conséquent, ils devraient être eux-mêmes définis pour obtenir une définition complète. Le terme a habituellement plusieurs termes subalternes qui tous peuvent être analysés en lui et font partie intégrante de la connaissance qu'il contient. Ainsi, si l'on définit le *mercurius præcipitatus albus* comme «une poudre médicinale blanche, précipitée d'une solution de mercure brut dans de l'eau forte, par l'addition d'un lixivium de sel de mer, et purifiée ensuite par des ablutions répétées dans un filtre », etc., les idées de poudre, précipitation, solution, mercure, eau forte, abluion, filtre, etc., sont encore à expliquer pour obtenir une définition complète du précipité blanc. Mais comme cela serait sans fin et défierait tout espoir de définition, la pratique qui prévaut est de supposer tous les autres termes connus, à l'exception de celui qui est l'objet de la définition. De cette façon, on évite l'embarras de devoir rapporter tout mot à ses principes ou aux idées simples et l'on s'acquitte de la tâche en rapportant le mot considéré aux mots complexes voisins, puisque rapporter un terme inconnu à plusieurs autres qui sont connus, c'est donner une sorte de définition indirecte.

46 Telle est la nature d'une définition technique qui ne tient et ne vaut que pour ceux qui sont versés dans cet art et cette pratique, et qui sont censés en maîtriser les data requis ou les connaissances préalables. Mais pour obtenir une définition scientifique il faut se porter un peu plus bas et reconduire les mots sinon aux idées simples, du moins aux idées générales ou communes. Car on ne manquera pas d'observer qu'il y a un grand nombre d'idées complexes fort communément reçues et qui donc peuvent être considérées comme des data et utilisées comme des idées simples, pour plus de commodité. Tout appareil technique doit alors être écarté et, au lieu de donner cinq ou six mots difficiles pour un seul, on s'en tient à leur teneur et à leur sens général. Ainsi, le précipité dont nous parlions peut être défini comme « une poudre blanche qui tombe du vif argent dissous dans de l'esprit de salpêtre, quand on y jette du sel, et ensuite lavée à plusieurs reprises en faisant couler dessus de l'eau pure » etc. Bien que dans cette définition plusieurs mots soient complexes, cependant la plupart des gens, dans le cours ordinaire de la vie, ont pu se former les idées complexes qui y sont attachées, de sorte que ces mots peuvent être considérés comme simples. Cependant, même ici, on ne dira pas que la définition soit complète : le sens général et philosophique des mots, nous l'avons observé, est formé à partir du sens grammatical et, en conséquence, la définition devrait en toute rigueur s'étendre jusque là : la résolution, pour être adéquate, devrait aller jusqu'à ce nœud, l'analyse comme la synthèse.

47 Le lecteur commence à s'impatienter, je le crains, de cette préface ; et pourtant il reste plusieurs points à traiter. Un ouvrage si volumineux devant suivre, il s'imagine sans doute qu'il aurait dû être dispensé d'une si longue introduction ; et l'auteur peut probablement en dire autant, lui dont on ne peut attendre, au terme d'un labeur si pénible, qu'il soit enclin à ajouter à la besogne. Mais les bonnes raisons qui ont en l'affaire influencé et déterminé l'auteur suffiront, nous l'espérons, à donner au lecteur toute satisfaction. Plusieurs sujets ont été délibérément

écartés du développement du livre afin d'être traités dans la préface qui semblait le meilleur endroit pour aborder les choses regardant l'ouvrage tout entier. Tout ce sur quoi nous sommes attardé jusqu'à présent aussi bien que ce qui reste à dire, touche directement chaque article du livre et tend d'ailleurs à introduire un peu de lumière dans certains points qui, plongés jusqu'à maintenant dans une grande obscurité, en ont bien besoin. Une préface, c'est comme un véhicule qu'on emploie pour transporter commodément le lecteur de la page de titre jusque dans le livre. En quelque manière, la préface est le commentaire du titre, le livre en est la paraphrase ; ou, si vous préférez, le livre est l'exécution du titre, la préface en est l'explication.

48 Après donc l'étude de quelques mots principaux de notre titre, Art, Science, Terme et Définition, venons-en à ce qui fait la nature d'un Dictionnaire. Il serait à souhaiter que les nombreux aventuriers de l'édition qui publient leurs pensées sous telle ou telle forme ou dénomination, s'en représentassent précisément le caractère et les lois. En tout écrit, il y a quelque chose d'arbitraire et d'artificiel: ce sont comme des esquisses, des tableaux, où l'exposition, l'attitude et la lumière dans lesquelles les objets sont pris, bien que entièrement arbitraires, commandent et règlent toute la représentation. Les livres sont, en quelque sorte, des plans ou des vues réunissant des idées artificiellement agencées et exposées, non pas à l'œil, mais à l'imagination; et il y règne une sorte de perspective analogue, par où l'on a quelque chose qui ne diffère pas beaucoup des points de vue et des points de distance. Un auteur, en effet, a un but, un dessein particulier, quand il peint ses idées : représenter la chose à nu, la déformer et la rendre ridicule, l'amplifier ou la diminuer, ou encore la découvrir, l'enseigner, la prouver, etc. ; d'où naissent diverses sortes de composition qui ont nom histoires, discours, traités, essais, études, enquêtes, paraphrases, cours, mémoires, burlesques, etc., toutes compositions qui peuvent avoir une même matière ou un même sujet, mais dont la conduite et l'art sont très différents, autant que l'est une nature morte d'une histoire, d'une peinture de grotesques, d'un nu, d'une caricature, d'un paysage, d'une miniature, d'un profil, etc. Chacune de ces méthodes de composition a ses propriétés et ses lois particulières ; et pour se former un jugement des choses représentées à partir du tableau qui en est donné, il faut être capable de démêler et de dénouer ce qu'il y a en elles d'artificiel et les ramener à leur premier état, en en dégageant ce qui leur a été ajouté dans la représentation ; c'est-à-dire, nous devrions en connaître la manière : est-ce la nature simple, montrée par telle entremise, de devant, de côté, du dedans, du dehors, du dessus ou du dessous ? Ou est-ce la nature relevée et perfectionnée, pour le meilleur ou pour le pire ? C'est la même chose que lorsqu'on voit des objets dans un miroir: si la forme du miroir n'est pas connue, à savoir, s'il est plan, concave, convexe, cylindrique, conique, etc., on ne saurait juger de la grandeur, de la forme, etc., des objets.

49 Il n'est pas dans mon propos d'entrer dans la nature des diverses méthodes de composition que je viens de mentionner. Je me contenterai de noter en passant que les premiers auteurs à en user tracèrent et déterminèrent le canon de tout ce qui vint ensuite. Les différents modes de composition prêtent à autant d'arts ; et nous avons montré que ce sont des choses en grande mesure personnelles et dépendant du génie et de l'humeur des inventeurs.

50 Si nous cherchions à savoir qui le premier ouvrit la voie des dictionnaires, voie si fréquentée ces derniers temps, nous trouverions très probablement à la source un petit grammairien; et de ses vues et de ses desseins particuliers, s'ils étaient connus, nous déduirions probablement la forme générale et même les circonstances particulières des productions modernes qui sont placées sous ce nom. La relation, cependant, va dans les deux sens et si nous ne pouvons déduire la nature d'un dictionnaire de la condition de l'auteur, nous pouvons déduire la condition de l'auteur de la nature du dictionnaire. A tout le moins pouvons-nous dire que ce fut un analyste, que son intention n'était pas de concourir à l'amélioration et à l'avancement de la connaissance, mais d'en favoriser l'enseignement et la transmission, et qu'il fut de là conduit à défaire les compositions ou les assemblages d'idées opérés par ses prédécesseurs, afin de les ramener à leur simplicité naturelle ; ce qui est l'essentiel pour un lexicographe. Ce fut probablement aux premiers temps des Sages égyptiens<sup>14</sup>, quand les mots étaient plus complexes et plus obscurs que maintenant et qu'avaient cours les symboles mystiques et les hiéroglyphes ; de sorte qu'expliquer les signes ou les mots employés, c'était révéler toute la philosophie intérieure qu'ils portaient – auquel cas, plutôt qu'un grammairien, nous devrions

peut-être placer un prêtre ou un mystagogue<sup>15</sup> à la source des dictionnaires. Et cela semble d'autant plus probable qu'un dictionnaire grammatical n'a pu trouver sa place qu'en un lieu où la langue était devenue très abondante et chargée de beaucoup de synonymes ou qu'en un temps où les gens parlant une langue eurent le désir d'apprendre la langue d'autres gens – chose dont nous n'avons pas de raison de penser qu'elle ait pu se faire très tôt, avant que le commerce et la communication s'étant développés ne l'aient rendue nécessaire.

51 Quand une voie est ouverte, les hommes sont naturellement disposés à la suivre, même si elle n'est pas la plus commode. Beaucoup l'agrandiront et l'élargiront ou la rendront même plus droite et plus facile ; mais gageons qu'ils n'en modifieront pas le tracé. S'en écarter, c'est surtout le fait de l'ignorance et de la licence: de ceux qui ne la connaissent pas bien ou qui n'ont pas assez de règle pour s'y tenir. C'est pourquoi, les modifications ou les améliorations qui ont été apportées dans plusieurs arts sont dues principalement à des gens de cette espèce. Il n'y a guère de principe plus puissant dans la nature que celui de l'imitation qui non seulement nous détermine à faire ce que nous voyons les autres faire, mais aussi à le faire comme ils le font. Il est vrai qu'il y a des exceptions à toute règle et qu'il y a des personnes qui ne laissent pas d'échapper à l'influence de ce principe ; et il est heureux qu'il en existe et que nous ayons des Paracelse, des Hobbes, des Leibniz, etc. En effet, si un art est d'abord exploré par un heureux génie, c'est sur les principes de ce dernier qu'il est ensuite cultivé avec avantage ; autrement, non, et l'on risque d'attendre longtemps que cet art soit rétabli, par la main d'un réformateur échappant aux normes. Certains de nos arts ont eu affaire à de telles mains, mais d'autres les attendent encore.

52 Si nous devons donner une définition absolue et cohérente d'un Dictionnaire, nous dirions que « c'est un recueil de définitions des mots d'une langue ». De là, selon les différentes sortes de mots et de définitions qu'on a exposées ci-dessus, c'est-à-dire, selon les différentes matières et les différentes vues dans lesquelles on les prend, résulteront différentes sortes de Dictionnaires : grammaticaux, comme les Dictionnaires qu'on donne communément des langues, où un mot est substitué à un autre de teneur égale mais d'un sens plus obvie ; philosophiques, qui donnent la valeur ou la teneur générale des mots ou ce qui leur est commun dans toutes les occasions où ils se présentent ; techniques, qui donnent le sens particulier qui leur est attaché dans un ou plusieurs arts.

53 Mais, à la vérité, ceci est un peu chimérique: bien que nous ayons des dictionnaires sous tous ces titres, il serait peut-être difficile d'en trouver un qui se conforme à cette division, laquelle se fonde moins sur ce qui existe réellement que sur ce qui pourrait ou devrait exister. Les auteurs de dictionnaires sont très loin de considérer leur sujet avec autant d'exactitude et de se maintenir sur une voie aussi étroite, et pourtant directe : il leur faut davantage de place et ils croient que la qualité générale de lexicographe leur confère le privilège d'employer pêle-mêle toutes les sortes de définitions. Il ne faut pas s'étonner de les voir négliger des vues qu'ils n'avaient pas et qui ne pouvaient naître que de recherches qu'ils n'ont jamais faites. Aussi longtemps que les notions de terme et d'art restaient dans le fatras où les avait laissées l'École, il était inévitable que celles de définition et de dictionnaire fussent vagues et assez arbitraires ; et les auteurs de dictionnaires ou de commentaires profitèrent d'un embarras qu'il eût été de leur mission de faire cesser. Cet embarras, ils bâtirent dessus, ils le renforcèrent même en variant et confondant sans cesse les vues, en faisant des énumérations imparfaites, etc.

54 On ne saurait imaginer les méfaits et les dommages qu'on doit à cet état de fait ni la grande incertitude qui en est résulté dans le langage, et l'obstacle mis à son perfectionnement. Il est certain que les fins de la parole ont été pour une grande part ruinées et que la connaissance dont celle-ci devait être le véhicule a été changée en jargon et en controverse. Toute la confusion de Babel est tombée sur nous ; et les gens d'un même pays, pis, d'une même profession, ne se comprennent plus entre eux. La conséquence est que notre connaissance ne s'est guère augmentée que des malentendus communs et des incompréhensions des uns avec les autres : seule sorte de connaissance qui croisse et qui croîtra toujours, y ayant déjà en terre les germes des disputes qui, à la façon dont se répand cette espèce de plantes, doivent prendre le soleil et la nourriture de toute autre chose. Si tous les hommes signifiaient exactement la même chose avec le même nom, il n'y aurait pas lieu qu'ils diffèrent sur aucun point, en

philosophie comme ailleurs : il est tout aussi impossible de voir de manière différente les relations qu'entretiennent les choses que de modifier leur nature et de renverser le système. Les relations d'idées sont aussi immuables que la volonté du Créateur. En effet, l'erreur n'est pas une production naturelle et il n'y a pas de voie directe qui y conduise ; il nous faut la chercher de ci de là et trouver une loi de la nature pour la mettre en notre pouvoir. De sorte que l'erreur est, en un sens, la vérité avant qu'elle ne s'installe ; seulement, elle n'est pas la vérité pour laquelle on la prend.<sup>16</sup>

55 Il y a deux modes d'écriture: le premier que nous pouvons appeler scientifique nous fait aller des idées et des choses aux mots, c'est-à-dire, nous fait d'abord poser la chose, puis le nom par lequel elle est appelée. C'est la méthode de la découverte ou de l'invention où la chose doit d'abord être trouvée avant d'être dénommée. Par cette méthode nous allons de la connaissance à l'ignorance, des idées simples et communes aux idées complexes.

56 L'autre mode est didactique, exactement à l'inverse du précédent: nous allons des mots et des sons aux idées et aux choses ; c'est-à-dire, nous commençons avec le terme et finissons avec l'explication. C'est la méthode historique, la méthode de l'enseignement et de la narration ; celle qui ramène la connaissance extraordinaire d'une personne à la connaissance ordinaire d'une autre, celle qui défait les compositions artificielles en leurs idées simples et ainsi élève puis nivelle de nouveau ce que l'art avait érigé.

57 Un dictionnaire relève du deuxième mode. Il suppose les progrès déjà acquis, les découvertes déjà faites, et se donne pour tâche de les exposer ou de les rapporter. Tel un historien, le lexicographe vient après l'événement et donne la description de ce qui s'est passé. Les différents termes sont autant de sujets supposés connus de lui, qu'il communique à autrui en en donnant tout le détail. Et, en vérité, l'analogie entre un dictionnaire et une histoire est plus étroite qu'on ne l'imaginerait d'abord: le dictionnaire rapporte ce qui s'est passé touchant chacune de nos idées, dans les alliances ou les combinaisons où elles se sont trouvées engagées ; il a pour tâche de dégager les progrès réalisés dans les différentes parties de la connaissance considérée, par un retour ordonné et une déduction des termes allant de leur état présent, complexe, à leur état primitif, simple. Le dictionnaire d'un art est l'histoire propre à cet art ; le dictionnaire d'une langue est l'histoire de cette langue. Le premier rapporte que cet art (ou telle et telle de ses parties) est dans tel ou tel état, qu'il est conduit de telle ou telle façon, qu'il mène à tel ou tel résultat ; le second dit que tel mot est employé comme synonyme de tels ou de tels autres. L'auteur d'un dictionnaire n'est pas censé se mêler des choses qu'il rapporte ; il n'entre pas dans sa tâche d'apporter des perfectionnements ou d'établir les significations – pas plus qu'on ne demande à un historien d'accomplir les actions qu'il relate.

58 La différence entre ce qu'on appelle communément l'histoire d'un art et le dictionnaire de cet art est donc seulement circonstancielle et naît de la différence d'intention des deux sortes d'auteurs : la première considère surtout le moment et l'ordre dans lequel chaque pas, chaque progrès a d'abord été fait, c'est-à-dire, sa situation relativement à telle ou telle ère, telle ou telle période de temps : on pourrait l'appeler plus proprement la chronologie de l'art; le second examine surtout l'objet ou l'intention de l'art, il rapporte sa constitution présente et comment il procède pour atteindre la fin recherchée. Ajoutons que l'histoire considère au premier chef ce qui est passé ou déjà bien avancé, tandis que le dictionnaire considère ce qui est présent ou reste à faire. Celle-là dit comment Mercure, trouvant une tortue morte sur le rivage, prit sa carapace, y ajouta des cordes et en fit une lyre ; celui-ci dit comment un lyre est faite ou peut être faite. Et si vous ajoutez encore que l'histoire mêle à la découverte diverses circonstances étrangères et accidentelles que le dictionnaire soustrait et met de côté, afin de rapprocher la découverte et la science, vous obtiendrez l'entière et exacte différence qu'il y a entre les deux. Ainsi, la fabrication de la première lyre s'accompagne, dans le récit, de certaines circonstances qui ne concernent nullement la structure de l'instrument et qui seront donc omises dans le dictionnaire, lequel ne retient que ce qui appartient à l'art, aux artistes en général, et jamais le détail concernant l'un d'entre eux.

59 Tout revient en effet à ceci : l'historien relate la première fois qu'on fit une chose, avec les détails qui entrèrent en compte de quelque façon, quoique occasionnellement et de manière lointaine ; alors que le lexicographe qui vient après s'attache à la chose de plus près, plus

strictement, et ne rapporte rien qui ne soit essentiel : la première fois la chose est considérée dans son événement même, comme une production ou un phénomène nouveau, selon quelque principe analogue, ce qui fait que nous prêtons attention aux causes étrangères qui l'ont fait naître ; en revanche, par après, nous la considérons comme naissant d'une théorie préexistante ou de la directive d'un artiste, et ainsi nous réduisons la cause à n'être que l'art lui-même.

60 Tout autre différence apparente entre les deux ne concerne que le plus ou moins de particularité, ce qui est en vérité une chose qui nous retient et nous amuse en mainte autre occasion. Ainsi, dans les histoires civiles prises simplement, si l'un relate le déroulement d'un campagne, l'autre le bombardement d'une ville, un troisième la blessure et la mort d'un officier général, quoique les deux derniers sujets ne soient qu'une partie du premier, on dira que le premier a composé un morceau d'histoire, le second un morceau sur la fortification et le troisième une pièce relative à la chirurgie. Et cependant il n'y a pas plus de différence entre eux qu'entre la géographie d'un pays et la topographie d'un village ou d'une colline, l'histoire d'une nation et la vie d'une personne.

61 Bref, le dictionnaire d'un art est à peu près dans la même relation à l'histoire de cet art que l'histoire d'un peuple l'est aux vies de toutes les personnes d'importance et d'action qu'on y compte. La différence n'est que de point de vue, l'œil étant supposé dans un cas assez rapproché pour voir toutes les parties distinctement, et assez éloigné dans l'autre cas pour embrasser complètement le tout ; d'où vous avez tantôt tous les accidents, tantôt seulement les plus considérables. En effet, ici tout tient à un seul point de vue, le plus favorable au tout ou aux grandes parties ; là, on a affaire à un grand nombre de parties, l'œil se déplaçant de partie en partie, de manière à en fournir une représentation adéquate.

62 Je crains de retenir plus longtemps le lecteur dans cette voie d'examen où laborieusement nous sommes obligés de creuser à chaque pas que nous faisons. Construire vers le haut serait sans nul doute une tâche plus plaisante, plus honorable aussi, que de s'enfoncer sous terre et de peiner à l'ouvrage. Un château dans les airs est un objet qui plaît à tous, aussi longtemps qu'il dure ; et on le construit facilement, à peu de coût. Rien de plus fastidieux que les mines et les cavités souterraines : c'est un travail de pionnier, difficile à mener, au succès incertain et oublié aussitôt qu'achevé. Mais nous voici près de la surface ; prenons donc cette occasion pour abandonner notre direction primitive et pour émerger à l'air libre.

63 Après un examen aussi sévère de la raison, de la nature et des mérites d'un dictionnaire, il peut s'avérer dangereux et malavisé de dire quoi que ce soit sur celui que nous présentons. Passer de la conception d'un dictionnaire en général à la réalisation effective de tel dictionnaire en particulier, c'est devoir changer presque entièrement de style. Il ferait un beau travail celui qui prétendrait examiner les différents dictionnaires existants sur le modèle que nous avons donné : aucun d'entre eux ne pourrait soutenir l'épreuve ; même celui que nous présentons aujourd'hui serait inévitablement mis à la torture, comme les autres. Mais, on s'en souviendra, il est admis que la chose exécutée reste en deçà de l'idée représentée : la première n'est que la copie de la seconde et elle est exposée à toutes les imperfections inhérentes à une copie. Mille choses interfèrent : la lexicographie, dont la nature est celle d'un art, s'écarte assurément du modèle de la pure raison ; et ses productions s'abâtardissent encore par les accidents qui accompagnent leur naissance. Les instruments, les matériaux et trente six choses viennent en compte : les premiers se montrent inopérants, les seconds résistent, ne se laissent pas travailler ou peut-être sont difficiles à obtenir. En fait, la position de l'auteur, son manque de loisir ou de persévérance, ses faiblesses, ses fragilités, que dis-je, tout, même ses perfections, conspire contre l'ouvrage.

64 En vérité, un attachement par trop servile aux règles et aux méthodes d'un art se révèle en bien des cas incommode et hors de saison. Nous savons que les règles de l'art sont postérieures à l'art lui-même, qu'elles en furent tirées ou lui furent ajustées ex postfacto. Un auteur reste donc livré jusqu'à un certain point à sa propre initiative et peut se considérer comme investi d'une sorte de pouvoir discrétionnaire qui lui permet de s'affranchir de certaines d'entre elles et de procéder selon d'autres qu'il tire de son propre fonds, quand il voit que c'est à l'avantage de son ouvrage. Les sommets de l'art ne sont jamais atteints par les règles, mais par le génie, pour cette raison que les règles furent ajustées à un certain concours de circonstances qui se

reproduit rarement deux fois ; de sorte que les lois devraient être faites de novo pour chaque nouveau cas. Tant qu'on se prend à appliquer de seconde main les canons désignés et prescrits par d'autres, on manquera toujours de cette ardeur et de cette alacrité qu'on aurait eu en suivant son propre penchant. On doit bien plutôt se mettre à la place du premier inventeur ou se prendre comme son représentant et son successeur, et donc comme ayant qualité pour agir, dans la situation présente, avec la même autorité qu'il avait eue, lui, dans une autre situation.

65 Quand une loi n'est pas fondée sur la simple raison, et nous avons montré que c'est le cas dans l'art, on ne peut enjoindre à autrui d'observer une telle loi. Il se peut qu'elle vaille pour la personne qui l'établit d'abord, comme étant adaptée à son génie propre<sup>17</sup>, à sa position particulière ou à d'autres circonstances, mais elle ne peut être étendue à ceux qui sont dans une condition différente. C'est pourquoi, il y a peu de lois universelles dans l'art. Qu'importe par quelles lois et quelles dispositions un peuple a été guidé, pourvu qu'il soit mené au bonheur ! Qu'importe le cap suivi par un navire pourvu qu'il fasse un voyage prospère !

66 C'est avec cet esprit que nous avons exploité, dans le présent ouvrage, toutes les ressources que nous permettait la nature de la chose, et nous avons souvent pris des libertés avec la stricte règle, à l'avantage de notre lecteur. Un dictionnaire, de notre propre aveu, doit être une histoire ; et pourtant nous ne nous sommes pas tenu de si près à ce genre que nous ayons renoncé au bénéfice de tous les autres. Touchant les mathématiques, par exemple, la méthode normale serait de rapporter ou d'énumérer les diverses matières qui lui appartiennent sans rechercher ni démontrer leur vérité: les démonstrations, en toute rigueur, n'ont rien à faire dans un dictionnaire, pas plus que dans une histoire les documents et les actes authentiques. Vouloir démontrer les diverses propriétés et les relations des lignes, des angles, des nombres, etc. dans un dictionnaire, ce serait autant manquer de clairvoyance qu'un historien qui voudrait produire les certificats et les copies des registres des paroisses, relatifs à la naissance, à l'enterrement, au mariage des diverses personnes dont on rapporte les actions. Et cependant, en quelques occasions exceptionnelles, nous ne nous sommes pas retenu de donner des démonstrations, quand, par exemple, il s'y trouvait un point très intéressant et important ; une pratique à laquelle les historiens eux-mêmes cèdent souvent, bien que cela contrevienne expressément à la règle, puisque c'est rompre l'unité de la narration.

67 Mais nous sommes très éloigné de l'opinion de certains auteurs de dictionnaires qui semblent penser qu'il leur incombe de démontrer chaque chose qui peut l'être. C'est ouvertement oublier la nature de l'ouvrage et faire fi des règles, au détriment de l'auteur lui-même et du lecteur. A quel prix serait achetée, par exemple, une bonne démonstration de la plupart des propositions d'Euclide ? Ou le lecteur doit s'astreindre à la recueillir par bribes, en vingt endroits différents du livre où le hasard de l'alphabet l'a éparpillée ; ou l'auteur doit abandonner la méthode du dictionnaire et donner ensemble ce qui en toute rigueur appartient à autant d'endroits différents ; ou bien il faut répéter vingt fois la même chose. Mais à quelle fin ? Eh bien, pour que le dictionnaire fasse ce que font les *Éléments* d'Euclide, ce qui n'est absolument pas dans sa compétence. Vous pourriez avec autant de raison demander à un panier d'osier de faire office d'embarcation de plaisance, ou à un pommeau d'épée de jouer le rôle de patère, comme, dit-on, Paracelse le fit.

68 Une fois qu'une chose a été démontrée comme il fallait, elle peut être prise comme telle et accordée ; chacun peut s'intéresser à sa vérité, mais sans s'embarrasser d'en voir la vérité. Adopter pour principe de ne rien accepter de confiance serait aussi fâcheux dans les sciences que dans la vie et nous condamnerait à jamais au malheur et à l'ignorance. Non seulement les hypothèses, mais même les erreurs nous conduisent souvent à une connaissance à laquelle nous n'aurions pas eu autrement accès. Les mathématiciens eux-mêmes qui, plus que tous, s'en remettent à la démonstration se trouvent néanmoins souvent dans la nécessité d'admettre pour vraies des choses dont ils ne voient pas sur le moment la vérité, et d'en user de la sorte ; et comme d'autres ils se laissent ainsi gouverner par l'autorité. Celui qui recourt à l'égalité du carré de l'hypoténuse aux carrés des deux côtés, sur la foi de Pythagore ou parce que Euclide l'a démontré, ne fait guère plus que ce qu'ils font eux-mêmes en mainte occasion, quand ils assument et emploient des propositions dont ils n'ont pas d'autre preuve que la connaissance ou le souvenir de les avoir démontrées.

- 69 Le cas est sensiblement le même avec l'expérimentation, qui est là sur le même pied que la démonstration. Elles sont l'une et l'autre nécessaires dans leur genre, l'une ouvrant la voie à la connaissance, l'autre suivant et assurant les arrières ; mais leur emploi doit être borné à ces fins et l'on peut se dispenser d'y recourir, quand ni l'une ni l'autre n'est concernée. Celui qui voudrait faire la moindre découverte en physique ou aborder et établir n'importe quel point de mathématiques, doit les employer; mais cela est pour une large part une affaire privée et personnelle, qui ne vaut pas pour le public au même degré que la connaissance des doctrines elles-mêmes. Je veux dire que le moyen particulier qui a permis d'atteindre une chose pour la première fois et d'en montrer la vérité, ne nous intéresse pas aussi immédiatement que la connaissance de la chose elle-même, qui aurait pu venir par divers autres moyens et sous d'autres modes : on peut connaître une chose sur le mode de la présomption, de l'opinion, de la conjecture, de l'autorité et de mille autres façons : bien que tous ces modes soient de beaucoup inférieurs et moins parfaits que celui de la démonstration et de la certitude, on ne laisse pas de s'en contenter en mainte occasion et d'y recourir à bon escient. Tout degré de connaissance est appréciable. Il serait déraisonnable autant qu'incommode d'être assez stupide pour refuser toute lumière, exceptée celle de midi. Nous voyons que notre bien-être et notre bonheur dépendent souvent de nos actions au moment du crépuscule ou même au clair de lune ou à la lueur plus incertaine encore d'une chandelle à mèche de jonc, d'une luciole.
- 70 Pythagore, selon toute probabilité, n'ignorait pas l'égalité du carré de l'hypoténuse avant de l'avoir démontrée ; qu'est-ce qui l'aurait poussé autrement à rechercher la démonstration ? Et on peut dire la même chose de beaucoup des expériences de M. Boyle. Platon observe même que: « le fait même de poser une question implique quelque connaissance de la chose demandée, puisqu'on ne saurait sans cela que ce qui vient en retour est la réponse »<sup>18</sup>.
- 71 Il en aurait suffi de moins pour montrer pourquoi, dans le cours de cet ouvrage, nous avons en général omis l'appareil des démonstrations et des expériences et donné les doctrines dans leur pureté, dégagées de tout ce qui ne leur était pas essentiel. Par exemple, les expériences qui ont conduit à la théorie de la lumière et des couleurs, à quoi ressembleraient-elles sinon à un échafaudage monté devant un bel édifice, brisant et coupant la vue et cachant la plupart des beautés de l'œuvre ? Un tel échafaudage serait, il est vrai, utile aux connaisseurs qui pourraient vouloir examiner l'ouvrage, mesurer les proportions des différentes parties et vérifier que chaque pierre a été bien posée. Mais pour le plus grand nombre, ce serait plutôt une entrave qui jouerait au détriment de l'édifice. Toutefois, dans le cas des expériences, comme dans celui des démonstrations, nous avons pris un peu de liberté avec la stricte méthode, en faveur de celles qui présentent quelque chose de très remarquable ou de beau. Pour les autres nous avons indiqué au lecteur curieux où les trouver de première main.
- 72 Dans le cas des définitions, également, nous ne nous tenons pas invariablement à ce qui a été posé ci-dessus, et nous nous réservons le pouvoir discrétionnaire revendiqué par nos prédécesseurs. Il nous arrive d'avoir recours à toutes sortes de définitions, selon qu'elles sont plus aptes à servir notre dessein qui est de transmettre la connaissance. Il nous est habituel, en effet, de prêter attention au degré de notoriété, d'importance, etc., du terme, même si la chose est passablement arbitraire et indéterminée, et nous essayons de régler là-dessus l'explication. La règle devrait être de dire communia proprie, propria communiter et d'exprimer les choses communes de telle sorte que même les savants y trouvent leur compte ; et les choses plus abstraites et plus difficiles de telle sorte que les ignorants puissent y avoir accès. En conséquence, pour les termes populaires, nous essayons de donner une définition technique, i.e., d'écarter le sens général et évident qui est supposé connu et de pénétrer davantage la nature de la chose qui n'est pas connue. Mais pour les termes qui ne sont pas aussi immédiats, la définition populaire et nominale est aussi donnée, car on suppose qu'elle est alors nécessaire.
- 73 Les définitions littérale et technique d'un terme, si elles ne s'épaulent pas l'une l'autre, restent boiteuses et imparfaites ; la première donne l'emploi et l'effet du terme à titre de partie d'une science générale et abstraite, la seconde à titre d'application à quelque sujet particulier. La notion littérale de relation, pour prendre cet exemple, est celle de « conformité, de dépendance ou de comparaison d'une chose avec une autre », toutes choses communes à la relation en grammaire, logique, géométrie, etc.: c'est ce que le terme exprime, qu'il soit appliqué aux

mots, aux propositions, aux quantités, etc. La notion technique de relation est en grammaire « la dépendance des mots dans la construction » : c'est ce qui fait la notion grammaticale de relation, i.e., ce qui limite et assujettit l'idée générale et abstraite de relation à ce qui fait le sujet particulier de la grammaire: les mots. De même, la notion technique de relation dans l'arithmétique, la géométrie, etc., est « la conformité ou la dépendance existant entre deux ou plusieurs lignes ou nombres ».

74 De tout cela il résulte que les deux sortes de définitions diffèrent comme l'art et la science, comme la raison générale et la raison particulière. Et c'est ce qui fait que de divers sens techniques ou particuliers on peut se reporter au sens général ou littéral, par abstraction, mais non point l'inverse, du sens général ou abstrait aller aux sens particuliers, ces derniers étant arbitraires et dépendant du bon plaisir de l'artiste qui le premier les a introduits.

75 En toute rigueur, chaque terme devrait d'abord être donné dans son sens littéral ou grammatical, surtout si c'est un terme qui appartient à plusieurs arts, et ce, afin de rendre manifeste la dérivation méthodique du mot, depuis l'idée simple ou générale qui est à son origine jusqu'à son stade final le plus complexe. Toutefois, nous ne nous sommes pas toujours tenu à cette méthode. Dans certains mots, une grande part de la signification littérale du mot est conservée dans le terme ou dans le terme technique. Ainsi du mot libre (free) ou liberté (freedom) : celui qui a une notion de la liberté prise dans son sens courant et littéral, passera aisément à tous les sens particuliers : ville libre [ville franche] (free-city), port franc (free port), franc-parler (freedom of speech), liberté de mœurs (freedom of behaviour), etc., de sorte que dans ce cas une définition littérale pourrait presque suffire, le sens du mot ayant subi peu de changement entre les mains des artistes. Dans d'autres mots, la valeur littérale ou première du mot est presque perdue dans le terme. Ainsi, du mot puissance en arithmétique, qui ne se prête guère à une définition acceptable : littéralement, le mot implique une relation de supériorité ou d'influence sur une chose qui, comparativement, est conçue comme faible, etc. C'est pourquoi, conformément à l'analogie de la langue, la puissance arithmétique devrait retenir quelque chose de cette supériorité sur la racine, mais la racine est aussi une puissance, et ainsi la définition de la puissance devrait assumer les deux relations opposées de puissance et de sujétion.

76 Peut-être, pour procéder d'une manière plus régulière et prendre les choses à leur source, devrions-nous commencer par établir l'étymologie des mots ; mais les importantes modifications subies par de nombreux mots et la grande distance qui les sépare de leur sens primitif, par emprunt d'une langue à une autre, d'une époque à une autre, rendraient souvent cette tâche sans fin et même inutile. C'est pourquoi, sur ce point, nous en avons usé à notre discrétion et touché aux étymologies seulement quand elles paraissaient de quelque intérêt.

77 Pour expliquer un terme comme terme, nous mentionnons d'habitude les circonstances qui l'accompagnent dans l'art dont il relève, sous leurs noms techniques. C'est la manière de faire des artistes qui, lorsqu'ils écrivent sur leur art respectif, emploient les termes comme des mots communs et les supposent connus ; c'est cela qui constitue l'explication technique, et non d'en rendre la teneur générale ou la force dans des mots qui valent également pour d'autres arts. Toutefois, dans certains cas, nous nous écartons de cette règle, surtout dans plusieurs des arts manuels de rang inférieur et touchant la structure de certaines machines. Ainsi, dans le tournage du bois, au lieu de dire mandrin, nous n'hésitons pas à parler d'une pièce de bois ronde, etc. La raison en est que, là où les différents termes subordonnés d'une définition sont eux-mêmes expliqués à leur propre place, nous pouvons les supposer compris ; mais quand le terme défini est lui-même d'un rang si bas que nous ne descendons pas plus bas pour définir les parties qu'il enveloppe, alors nous choisissons pour plus d'intelligence de substituer au terme lui-même un nom plus évident ou le sens général du mot, et de préférer ainsi la définition générale ou populaire à la définition technique.

78 Car il faut observer que tout dictionnaire a ses limites, il porte seulement les choses jusqu'à un certain point de simplicité où l'on suppose que les gens sont capables de s'en saisir et de les poursuivre à leur guise : nous les plaçons dans leur sphère et les laissons en l'état. Tout ce que nous pouvons présumer de connaissances, d'idées complexes, communément acquises

- par tout un chacun dans les faits ordinaires de la vie, voilà la base que nous sommes disposé à supposer: là où ces idées cessent, là doit commencer notre travail qui est de pénétrer le reste.
- 79 Si à tel moment nous expliquons une idée complexe que nous pouvons supposer déjà formée par le plus grand nombre, c'est parce que nous pensons qu'ils n'ont pas saisi toutes les idées simples qui entrent dans sa composition, comme dans le cas du lait, du sang et des choses semblables, où les gens se contentent de deux ou trois des propriétés et des phénomènes les plus évidents, et escamotent le reste. Ainsi, dans le lait, la blancheur et la fluidité sont presque seules considérées et dans l'opinion commune elles constituent le lait, de sorte que tout ce qui possède ces deux attributs mérite d'être appelé laiteux. La constitution et les parties composantes de ce lait, la manière dont ce liquide est sécrété et recueilli, etc., ainsi que toutes les propriétés et les vertus qui en résultent, tout cela est laissé de côté. Prenez le sang : c'est assez qu'il soit une humeur animale de couleur rouge, assez compacte et, lorsqu'il est chaud, fluide et homogène, etc. Voilà un bon bout de chemin fait et même les dictionnaires vont rarement plus loin ; mais les parties composantes, le caillot et le sérum, avec leurs principes composants, l'huile, le phlegme, etc., leurs formes, leurs propriétés, d'où viennent la crase, la couleur, la chaleur, le poids spécifique du sang, les auteurs de dictionnaires ne s'en soucient guère d'ordinaire.
- 80 Si l'artifice que nous avons dit nous libère de tout un fardeau de mots plébéiens qui n'auraient pas laissé de nous encombrer lourdement, la grammaire et l'analogie de la langue nous affranchissent d'un nombre plus grand encore de mots de toutes sortes. Les divers états d'un même mot, tel qu'il vient dans les différentes parties du discours où il prend de là différentes terminaisons, accroissent immensément la liste des termes, comme c'est le cas pour obscur, obscurité, obscurissement, projet, projection, projectile, projectif, etc. qu'on peut considérer tantôt comme un seul et même mot, sous différents aspects, eu égard à leur base commune, tantôt comme autant de termes différents, chacun retenant quelque chose qui n'est pas contenu dans les autres. Cette latitude, nous y avons recours occasionnellement et nous considérons les mots de la façon qui semble la plus avantageuse à notre propos. Ici, où l'altération est purement grammaticale, nous nous contentons de les expliquer à partir d'un seul état, par exemple: la tonte, et nous supposons le lecteur capable de former le reste par la grammaire: tondu, etc. Là, où diverses idées particulières sont arbitrairement ajoutées au mot dans telle partie de discours, idées qui ne lui appartiennent pas dans telle autre, nous expliquons le mot dans toutes ses formes, comme précipité, un précipité, la précipitation, etc.
- 81 Ceci me donne l'occasion de relever une licence assez singulière qui a cours dans notre langue. Bien qu'il y ait ordinairement un grand nombre de différences entre les divers états ou les modifications d'un même mot, comme réfléchissant, réflexion, réflexible, etc., je veux dire, les mêmes qu'entre l'action et la qualité, le pouvoir et son exercice dans tel ou tel cas, la cause et l'effet, cependant les auteurs ne font pas de difficulté à les employer sans discernement, ce qui conduirait à de purs non-sens si les lecteurs devaient s'en tenir à la stricte valeur des mots. Quoique, à la vérité, ils ne soient pas si critiques en l'affaire : si la signification vient à leur portée, ils la saisissent au bond et sont tout heureux de s'en emparer sans attendre de voir si ce sens leur parvient vraiment dans sa direction du moment ou s'il pourrait n'être pas trop court ou voler au-delà. Quelle confusion introduirions-nous même chez nos auteurs les meilleurs et les plus clairs, si nous prenions le parti de ne les comprendre que selon les règles strictes de la grammaire, sans leur permettre d'employer un mot pour un autre ? Dans mille cas, la même idée est dénotée par des termes opposés : nous disons ainsi qu'un remède est bon pour ou contre les vers, la peste, etc.
- 82 On peut faire valoir que cette pratique libérale ayant été autorisée par la coutume, elle a maintenant la permission de la grammaire et que, cette licence nous étant connue, elle ne peut plus nous tromper, puisque en de telles occasions les lecteurs sont conduits à relâcher les liens de la grammaire et, annulant leur différence, à prendre un mot pour l'autre. Mais je crains que cet expédient ne nous dédommage guère de l'abus commis. Outre l'extraordinaire embarras de devoir lire ce qui est ainsi écrit sans exactitude, nous ne savons pas toujours quand et comment aller au-delà de la stricte valeur des mots employés par l'auteur et faire en sorte que, malgré lui, son discours ait un sens. Ce n'est pas, je crois, la moindre des occasions de controverses

et de disputes que nous devons à la langue ; et nous pouvons presque désespérer de les voir corrigées, sauf dans une nouvelle langue.

83 Je n'entrerai pas ici dans les mérites et les défauts de la langue anglaise, prise comme un langage: beaucoup a déjà été dit par d'autres à ce sujet et sera retrouvé par le lecteur, s'il se reporte à l'article concerné du dictionnaire lui-même. Ce que nous avons à ajouter touchera surtout à la manière dont elle se comporte relativement aux arts et plus particulièrement au dictionnaire des arts lui-même.

84 Je crois que personne ne doute que nous ayons rencontré des difficultés tout au long de cet ouvrage. Sa masse même, ses dimensions, le disent assez et la variété de sa matière encore plus. Mais c'était des difficultés naturelles attachées au projet lui-même; elles ne nous ont donc pas affecté autant que certaines autres qui ont surgi en seconde ligne ou qui se sont surajoutées, en quelque sorte, par accident. Ainsi de l'état présent de notre langue qui, à lui seul, suffirait à déjouer les meilleurs plans et à briser les meilleures mesures qui pourraient être prises.

85 Nous avons déjà représenté le langage comme quelque chose de très important, qui intéresse de près et nécessairement la connaissance. Les noms sont des choses dignes de considération dans la mesure où ils représentent les idées elles-mêmes et sont en mainte occasion employés à leur place ; et les termes, ou les combinaisons d'idées, le sont encore plus, pour autant que les machines complexes méritent davantage de considération et une étude plus fine que les machines simples. Mais qui pourrait imaginer cela, à considérer la négligence avec laquelle nous en usons et le peu de respect et de discernement avec lequel les mots sont traités chez nous ? Chacun se croit autorisé à modifier et à écarter ceux qui sont anciens et à en introduire de nouveaux à sa guise. L'Angleterre est ouverte à toutes les nations et ceux qui font commerce de cette facilité importent leurs marchandises en toute sécurité, de tous les pays. Cette envie d'importer semble s'être emparée totalement de nous ; non seulement, nous ne sommes pas disposés à nous priver des produits naturels, des modes et des folies des pays voisins, mais nous leur envions même leurs mots et leurs phrases. Le résultat est que notre langue est prise dans un flux perpétuel et que personne ne la maîtrise deux jours d'affilée.

86 Il est impossible de savoir quand l'on a fait le tour de tous les termes, par exemple, en architecture. A-t-on deux ou trois mots pour en dénoter un membre et se croire mieux que pourvu ? Il y a toutes les chances qu'on n'en ait pas la moitié. Ce n'est pas assez de savoir comment la chose s'appelle en anglais : il faut aussi apprendre comment les Français, les Italiens, les Latins, les Grecs, etc., l'appellent, sous peine de ne pouvoir plus rien dire. C'est le cas de *filet*, *liste*, *listel*, *plate-bande*, *bandelette*, *taenia*, *baguettes*, *de chapelets*, *astragales*, *bâtons et tores*, *de gula*, *gueule*, *doucine*, *cyma*, *cymatium*, *ogees*, *talons*, *de ovum*, *ovolo*, *echinus*, *quart de ronds*, *boultins*, etc., entre lesquels il n'y a pas de différence connue ou avouée ; mais ils sont employés indifféremment ou distingués arbitrairement, une personne faisant cette distinction-ci, une autre cette distinction-là ou aucune. De sorte que, dans un rapport strict aux dictionnaires, nous devrions en avoir un pour chaque auteur.

87 Mais le mal ne s'arrête pas là: les arts des anciens différant à bien des égards des arts des modernes, l'emploi de leurs termes nous plonge inévitablement dans une nouvelle confusion et fait que le même mot représente une chose chez un auteur ancien et une autre chez un auteur moderne. Il en est ainsi pour *parastas*, *orthostas*, *anta*, etc. Et, en effet, il y a un tel changement qui se fait sans cesse dans le langage de l'architecture qu'il faudrait un dictionnaire différent pour chaque époque.

88 En vérité, un quart des mots dans certains de nos dictionnaires populaires ne s'appuie sur aucune autre autorité que la seule pratique de quelque auteur fantaisiste, qui a rencontré des auteurs de dictionnaire assez naïfs pour le débarrasser de sa camelote et les présenter au public comme de la bonne marchandise. Par là ces mots exotiques ont acquis une sorte de crédit, si bien qu'un dictionnaire semblerait défectueux s'il ne les comportait pas. Oublier d'être cuistre serait jugé comme une faute, et même aux yeux de beaucoup comme la plus impardonnable de toutes. Pour ces raisons, nous avons été obligé de transiger un peu, quoique ce fût à contrecœur ; et nous avons peut-être ainsi contribué à renforcer la position d'un certain nombre de mots que nous aurions préféré bien plutôt proscrire.

- 89 Au total, rien ne serait plus désirable qu'un index expurgatorius, pour débarrasser la langue des mots superflus et des synonymes, pour rayer dans plusieurs arts les termes modernes français et italiens, quand nous avons les termes latins et grecs, et même les termes latins et grecs quand nous avons les termes anglais et saxons qui les égalent en sonorité et en signification. Je crois que les langues d'érudition devraient avoir la préférence sur les langues modernes, parce que chacun peut être supposé avoir lu, mais non avoir voyagé ; et je préférerais les mots de notre pays à tous les autres, parce que c'est entre eux qu'on trouve le plus d'analogie et parce qu'ils conservent davantage la marque de leur origine et de leur étymologie que ceux qui sont transplantés d'une autre langue. Une telle réforme réduirait nos dictionnaires à des dimensions plus raisonnables et allégerait les arts de la moitié de la difficulté qu'il faut aujourd'hui surmonter pour y avoir accès.
- 90 Mais il y a une autre source de mots qui n'est pas moins abondante que celle dont nous venons de parler et qui a donné cours à une pléiade de mots mal formés et bâtards qu'aucune nation autre que la nôtre n'a jamais possédés, je veux parler de cette manie qui consiste à forger ou à fabriquer des mots anglais, par une sorte d'analogie, à partir des mots latins et grecs. Cette faute, la tribu des lexicographes l'a portée à d'étranges excès. Comment ne pas écarquiller les yeux quand on voit de quel ramassis détestable les écrivains de cette sorte nous ont gratifiés : des mots de leur propre fabrication, quasiment bons à rien, sinon à soigner les fièvres ! Témoin *scopulosity*, *siticolous*, *scatebrosity*, *siccific*, *pugnacity*, *sputative*, *mulierosity*, *mugient*, *fastuousness* ; et mille et mille autres, mis à la disposition du lecteur et qu'on peut trouver dans un Dictionnaire que peu de gens n'ont pas. Nous ne savons déjà plus que faire des épouvantails de cet auteur: que sera-ce quand, ayant ainsi anglicisé tous les mots grecs et latins, il continuera à faire de même avec les mots hollandais, irlandais et gallois ? A vrai dire, j'ai moins de colère à son égard, car il est allé si loin dans l'excès qu'il évitera à quiconque de se laisser séduire et qu'il fera tomber cette pratique dans le plus grand discrédit. De tels monstres ne peuvent vivre longtemps ; s'ils ont échappé à la sage-femme qui aurait dû les étrangler avant qu'ils ne voient le jour et s'ils remuent encore à l'extérieur, il faut impérativement leur donner un coup sur la tête.
- 91 Combien notre pratique paraît ici singulière, si on la compare à celle de nos voisins ! L'un des hommes les plus savants et certainement l'un des meilleurs critiques du siècle dernier, M. Ménage, encourut une censure infinie pour avoir tenté d'introduire le seul mot prosateur, et n'y réussit pas, bien qu'il fût avoué qu'un mot de cette acception manquait dans la langue française et que la sonorité et l'analogie du nouveau mot fussent inattaquables.
- 92 Mais revenons à notre sujet. On peut remarquer que les différents arts ne sont pas tous dans le même état: certains ont été poussés à un tel raffinement et à une telle subtilité qu'ils en ont été ruinés : ainsi de la métaphysique et de la logique ; d'autres n'ont guère été cultivés et sont comme une friche envahie de mauvaises herbes : ainsi de l'agriculture, etc.<sup>19</sup> Certains ont pour désavantage leur caractère grossier, ce qui provoque le dégoût et détourne les esprits délicats de s'y adonner. D'autres ont pour infortune un excès de subtilité et de délicatesse : ils ne fournissent pas de quoi nourrir un solide appétit. Quelle maigre chère, par exemple, que les règles de l'École et les doctrines des moyens et des extrêmes etc. ! Certes, elles nous approvisionnent en relations, et, je le dis, en relations vraies, mais qui sont si éloignées de tous les desseins de la vie qu'elles perdent une bonne part de leur importance.
- 93 Il est certain que toute notre connaissance et tous nos arts se rapportent en dernier lieu au but suprême de la conservation. Les facultés de l'âme, comme celles du corps, ne nous furent pas données pour le seul plaisir de leur exercice et de leur satisfaction, mais pour servir des fins plus vastes. Notre connaissance, à l'origine, a tout d'une sorte de révélation et l'Être divin ne nous révèle rien pour le seul et vague intérêt de la connaissance que nous en prenons, mais pour répondre à ses propres fins, ces fins que sont l'être et le bien-être de ses créatures.<sup>20</sup> Nos perceptions et nos connaissances sont les causes secondes ou du moins les occasions de ce que nous faisons ; et sans nul doute elles sont sous la direction de celui pour qui nous agissons et à la gloire duquel nous travaillons ainsi. En réalité, elles ont pour centre et pour terme dernier notre conservation ; et selon qu'elles s'en éloignent ou s'en rapprochent, elles apparaissent plus faibles ou plus fortes : quand elles sont proches, elles sont manifestes et convaincantes ; quand

elles s'éloignent, elles perdent graduellement de leur clarté et de leur évidence ; et parvenues à une certaine distance elles s'effacent. A grande hauteur au dessus de ce centre, le réseau ou la chaîne qui tient les choses ensemble et en vertu de quoi nous concluons de ce qui est connu à ce qui est inconnu, devient insensible, de sorte que nous n'avons plus de prise et que nous errons nous ne savons où. Nos facultés trébuchent alors, les objets qu'elles rencontrent ne sont plus à leur mesure ; l'air devient trop rare pour la respiration. Mais là où nous renonçons, il est possible que d'autres êtres, d'un ordre supérieur, prennent le relais.<sup>21</sup>

94 En réalité, les différents arts ont été cultivés avec plus ou moins d'à propos, selon qu'ils intéressaient plus ou moins immédiatement notre conservation. Et avec cette clé, nous pourrions presque nous risquer à juger quels arts sont susceptibles d'être portés plus loin et quels autres non. Notre connaissance de ce qui est très grand ou très petit est très imparfaite, je veux parler des objets, des distances, des sons, etc., très grands ou très petits. Et la raison en est, sans nul doute, qu'il y a peu de relation entre eux et nous, de sorte que nous ne sommes que médiocrement intéressés à leur connaissance. Ce à quoi nous avons affaire nécessairement et immédiatement, voilà ce qui a été mis à notre portée; pour le reste, peu importe ce que c'est.

95 Et, cependant, notre curiosité a trouvé les moyens de rendre même ces choses plus faciles à connaître qu'elles ne le sont autrement ; nous pouvons dans une certaine mesure modifier la relation établie entre nos facultés et leurs objets et recourir à telle ou telle loi de la nature pour annuler ou remplacer l'action d'une autre. Ainsi pouvons-nous grossir un petit son, accroître un petit corps, augmenter une petite distance, etc. et nous pouvons réduire à l'inverse ceux qui sont grands, et ainsi, dans une certaine mesure, faire de choses qui ne le sont pas naturellement, des objets adéquats.

96 Mais il n'y a pas grand avantage à cela: nous n'aboutissons par là qu'à une meilleure appréhension des choses que la nature semble avoir écartées de notre chemin pour la bonne raison qu'elles ne nous concernent pas ; par crainte que nous soyons induits en erreur et que nous poursuivions des choses qui n'ont pas de rapport avec nous, au détriment de celles qui nous importent. Ainsi, l'anatomie se révèle moins utile en physique qu'on ne l'imaginerait au premier abord, puisqu'elle a pour fonction de prendre séparément et de considérer par parties des choses qui naturellement doivent agir de conserve. Il y a je ne sais quelle loi secrète qui veut que l'effet d'une chose soit attaché, pour ainsi dire, à son état intégral, de sorte que si vous la diminuez ou l'augmentez, son effet se modifie d'une manière qui va bien au-delà de ce que nous pouvons expliquer à partir de la seule considération de la grandeur.

97 Un grand nombre de connaissances d'une utilité moindre, nous l'observons, ont été gardées en réserve et ce n'est qu'accidentellement qu'elles sont amenées à apparaître au fil du temps ; ainsi de la connaissance des verres optiques et de leurs effets. C'est une illustration de la bonté de la nature qui a veillé à ce que les choses les plus utiles et les plus nécessaires soient les plus évidentes, si évidentes qu'on puisse les découvrir quasi par instinct; et celles qui le sont moins immédiatement, elle les a laissées se présenter accidentellement à la faveur d'expériences ou d'études. Nous pouvons d'autant plus admirer sa sagesse qu'elle est en quelque façon sortie de son chemin et que, allant au-delà de son dessein premier, elle a attaché une sorte de plaisir à la connaissance même de ce qui n'est pas immédiatement utile, afin de nous rendre industrieux et actifs. Ceci montre qu'elle poursuit des fins que notre activité doit servir ; et c'est peut-être la meilleure démonstration au monde de la nécessité où nous sommes de rechercher la connaissance, et le meilleur moyen de soupçonner que cette recherche même peut contribuer à notre conservation, d'une manière qui n'a pas encore été explorée.

98 Il ne faut pas s'étonner que la philosophie de l'École ait atteint un tel développement, au regard de l'étroitesse de son objet et du grand nombre de ceux qui la cultivent depuis si longtemps. Elle s'emploie principalement à établir et énumérer les caractères et les différences de nos perceptions, les considérant telles qu'elles sont causées en nous selon le cours naturel des choses ; en quoi elle se distingue de la philosophie moderne qui se consacre principalement aux moyens de varier et de modifier ces perceptions et ainsi de découvrir de nouvelles différences et relations qui autrement ne seraient pas apparues. Les scolastiques se contentent de prendre la nature comme elle frappe à leur porte et d'y appliquer leurs raisonnements sans autre cérémonie; les philosophes modernes sortent à sa recherche, pour avoir plus de matière sur

laquelle raisonner. Les premiers sont plus contemplatifs, les seconds plus actifs ; les premiers enfin raisonnent, abstraient et discourent davantage, les seconds observent, expérimentent et décrivent davantage.

99 Nous voyons de là pourquoi l'ancien est beaucoup plus parfait dans son genre que le nouveau. L'ancien n'a guère qu'à comparer, ordonner, traiter méthodiquement, etc., ce qui est à sa disposition; le nouveau doit aussi découvrir; après quoi, tout le travail du premier reste à faire. Le premier prend la nature dans toute sa simplicité, le second lui ajoute l'art et donne ainsi à envisager la nature dans toute sa diversité ; le premier considère principalement les corps naturels dans leur totalité ; le second les divise et les analyse, de sorte que le premier trouve bon nombre des relations principales et le second maintes relations plus singulières et plus détournées. De là vient que le premier s'étant porté rapidement à sa perfection ne pouvait durer longtemps, car sa matière était limitée ; tandis que le second ne peut guère toucher à la perfection, puisque les expériences n'ont pas de fin. En un mot, disons que pour avoir une philosophie complète, nous devrions avoir l'ordre, la précision et la distinction de l'ancien et la matière, l'abondance du nouveau.

100 Le nouveau, le moderne, est encore à l'état sauvage, sans établissement ; il n'est pas parvenu à la maturité de la méthode : la mine vient d'être ouverte et ceux qui s'y aventurent ne s'inquiètent que de la matière, car ils veulent voir ce qu'elle offre. Il faudra du temps pour qu'il atteigne sa juste mesure et qu'on se donne le lieu et le loisir de le réduire à plus de régularité. Non pas que les règles et les méthodes des anciens ne soient dans une certaine mesure applicables à ce qui est nouveau et ne permettent d'aller assez loin dans sa mise en ordre; mais les philosophes d'aujourd'hui semblent trop ardents et trop confiants pour cela ; et plus ils vont avant dans l'extraction des matériaux, plus il sera difficile de les ordonner. On peut être catégorique sur ce point, jamais on ne verra la moitié des expériences et des observations déjà pratiquées être employées dans un système de physique.

101 Mais quand la chose sera faite, beaucoup restera à faire avant qu'on en possède les principaux usages. Car la connaissance physique, strictement considérée, est seulement un moyen d'arriver à quelque chose d'un genre plus élevé et plus avancé. Les histoires, les observations et les expériences relatives aux genres, aux ordres, aux strates, etc., des fossiles (pour prendre cet exemple) sont utiles pour autant qu'elles tendent à constituer un fonds de phénomènes sensibles sur lequel l'esprit puisse travailler et qu'il puisse digérer de manière à en tirer de nouvelles connaissances, pour le perfectionnement de nos facultés et une meilleure conduite de la vie ; mais ce serait avoir la vue courte que d'oublier cette perspective et de ne porter les yeux que sur les choses elles-mêmes. La simple acquisition d'idées nouvelles n'est pas un réel avantage, à moins qu'elles ne se révèlent adaptées au détail de nos besoins et de nos rencontres, ou susceptibles de l'être. La connaissance, dans son premier état, est semblable à la nourriture dans l'estomac : elle peut être source de plaisir et de satisfaction, mais sans préparation ultérieure elle n'est d'aucune utilité pour le corps. Il faut qu'elle entre dans un processus d'assimilation avant de nous nourrir. La philosophie moderne n'est pas tant une philosophie que l'accès ou l'ouverture à une philosophie : sa matière n'en est encore qu'à sa première concoction, nous sommes encore tout occupés des nouvelles relations physiques apprises de la sensation; alors que, pour qu'elle soit portée à la perfection, elle doit passer par les opérations de l'imagination et de la raison. La simple physique, comme telle, ne fait pas une philosophie ; il faut la porter à la métaphysique et à l'éthique, avant qu'on ait raison de s'arrêter.<sup>22</sup>

102 Les phénomènes sensibles, nous l'avons montré, sont le fondement de la philosophie; mais l'édifice ne prendra pas d'apparence ni n'apportera beaucoup de confort tant qu'on ne l'aura pas haussé d'un ou deux étages. C'est, si l'on veut, la cave ou le sous-sol – un lieu, on en conviendra, qui n'offre pas le meilleur confort pour y vivre ou y passer le temps. C'est aller à une extrémité que de loger sous terre, comme s'en contentent certains virtuosi ; c'est se porter à l'autre que de ne pas sortir des combles, comme on le dit des gens de l'École.

103 La philosophie de l'École a, cependant, une utilité supplémentaire, en tant que matière d'histoire : elle nous apprend comment les gens ont pensé, quelles vues ont prévalu et de quelles diverses manières la même chose a été conçue ; ce qui, quoiqu'elle soit une

connaissance en quelque sorte périmée, n'est pas entièrement inutile. L'histoire des pensées humaines est, sans nul doute, la plus appréciable de toutes, puisque seule elle peut être à la base d'une logique juste, comme la physiologie l'est à une juste physique. Nous devons savoir où les gens ont failli, où ils n'ont pas abouti, où ils ont été trompés, pour comprendre le pourquoi et former des règles afin d'éviter la pareille. Les diverses opinions qui ont dominé peuvent être considérées comme autant de phénomènes de l'esprit humain qu'il faut étudier et examiner pour découvrir sa nature. Cette seule considération aurait suffi à nous inviter à ne pas omettre cette partie du savoir dans le présent ouvrage, quoique d'autres raisons plus secondaires n'ont pas manqué, qui ont aussi joué leur rôle, comme la nécessité d'y recourir pour comprendre non seulement les auteurs anciens, mais même les modernes qui souvent combattent, critiquent, etc. les notions anciennes. A quoi l'on peut ajouter qu'il y a une foule de nos termes et de nos expressions qui en dérivent et qui donc ne peuvent être totalement compris sans elle.

104 Le langage de la philosophie ancienne et celui de la philosophie moderne ne sont pas très différents : leur écart réside dans les idées différentes qui sont attachées aux mêmes mots et dans les différentes applications qu'on en fait. Il eût été heureux pour les modernes de former un nouvel ensemble de termes qui fussent adaptés à leurs nouvelles notions : en adoptant les termes anciens, ils ont non seulement introduit beaucoup d'ambiguïté et de confusion, mais aussi dilapidé le crédit de beaucoup de leurs découvertes qui gisent maintenant, sans distinction, sous le poids des anciennes. On a du mal à concevoir ce qui a pu conduire le grand philosophe de notre temps à retenir le mot attraction, au sens qu'il lui a donné. La marque, l'empreinte que ce mot avait reçu des anciens le rendait impropre à prendre ce nouveau sens. Il ne pouvait le prendre au mieux qu'imparfaitement ; et le résultat fut une image incertaine où on ne voit distinctement ni l'ancien ni le nouveau. L'imagination a peine à libérer totalement un son de son sens reçu et à le rendre indifférent à toute chose: ce serait comme vouloir ignorer les caractères sur un morceau de papier et le considérer comme une page vierge. C'est pourquoi, ce grand auteur a eu beau expliquer et ré-expliquer, dans les termes les plus clairs, le sens qu'il donnait à son mot attraction, l'expérience montre combien il a été mal entendu ; les principales objections contre tout son système étant nées d'une mauvaise compréhension de ce mot qui maintient à distance la moitié des philosophes de l'Europe, lesquels craignent d'adopter une doctrine excellente par simple méfiance envers le véhicule qui la transporte. Mais sur ce point, le lecteur qui désire en savoir davantage se tournera vers les articles ATTRACTION, PHILOSOPHIE NEWTONIENNE, GRAVITATION, etc.

105 Ce qui vient d'être dit de la philosophie de l'École nous fait nous souvenir de l'astrologie : les termes n'en sont pas oubliés dans le présent ouvrage. Ne serait-ce que parce qu'elle a jadis prévalu, qu'elle subsiste encore dans les livres et qu'elle a donné lieu à un grand nombre de termes et d'expressions qui ont été adoptés dans les autres arts, elle mériterait qu'on s'en souvienne. Comme le dit l'inimitable Fontenelle, « l'histoire des folies des hommes ne fait pas une petite part de la connaissance ; et malheureusement pour nous une grande part de notre connaissance s'arrête là »\*. \* Fontenelle, Histoire de l'Académie, an. 1708, p. 135.

106 Mais ce n'est pas tout ; et ceux qui rejettent catégoriquement toute l'astrologie comme une chose frivole, ne le savent pas. Tout art, toute science a ses vanités et ses faiblesses, même la philosophie, les mathématiques et la théologie; et tout art, toute science a son bon sens, même l'astrologie. Les corps célestes ont leur influence, et donc le fondement de l'astrologie est bon ; mais ces influences ne sont pas dirigées par les règles communément reçues et ne produisent pas les effets qu'on leur attribue d'ordinaire, de sorte que la structure qui a été élevée est fautive. Il ne faut donc pas mettre l'astrologie au rebut, mais la réformer. Certes, une telle réforme la réduirait à peu ; mais ce peu est encore trop pour être perdu, comme il l'est maintenant dans le tas de camelote où on le gaspille. Nous avons même veillé à préserver ce qu'il y a de juste et de rationnel dans les doctrines de la physiognomie, de la sorcellerie, et dans bien d'autres arts chimériques. Il fut une époque où la physique n'était pas plus digne d'être étudiée par un homme de sens que l'astrologie l'est aujourd'hui, de sorte qu'on pourrait proposer comme un desideratum une *introductio ad sanam astrologiam*.

107 Cette préface semble maintenant s'être changée pour de bon en une dissertation. J'en ai assez dit sur la nature générale et le contenu de l'ouvrage. Qu'on me permette à présent d'en venir

à un détail un peu plus personnel, et ainsi de terminer ma préface là où je n'avais pas besoin de précédents pour la commencer.

108 Tout ce qui a été dit jusqu'à présent l'a été à l'avantage de mon ouvrage. Pour être en règle auprès du lecteur, il faut que je retourne la médaille et que je présente certaines choses qui apparaissent sur le revers. Le livre, à la vérité, n'est pas sans défauts d'importance, et de plusieurs sortes. Un lecteur attentif doit s'attendre à rencontrer ici des omissions et là des répétitions ; ici, la méthode et le bon ordre ne sont pas respectés, là un article est traité imparfaitement ; ici, un passage tiré d'une autre langue n'est pas suffisamment naturalisé, là l'opinion d'un autre auteur n'est pas suffisamment assimilée ; ici, enfin, l'auteur a été contrôlé, là l'imprimeur.

109 On pourrait pallier ces objections en prétendant « que ce sont là des faiblesses qui ne sont pas propres à cet ouvrage, mais qui touchent tous ceux de son genre ; que la plupart procèdent inévitablement de la nature même et de la forme d'un dictionnaire ; que beaucoup d'entre elles ne sont même pas propres à un dictionnaire, mais qu'on les trouve dans toutes les entreprises d'envergure et qu'elles sont inhérentes à ce qui fait le meilleur du projet, son universalité ». Mais, plutôt que d'atténuer mes fautes, je préférerais qu'on m'accusât de les rendre plus sensibles et plus graves.

110 Les erreurs. Elles ne peuvent être rares, considérant les mains par lesquelles sont passées la plupart de nos connaissances et desquelles nous avons dû recevoir beaucoup de nos informations ! Quel est l'auteur, sur le sujet le plus étroit qu'on voudra, qui n'en ait pas sa part ? Et quel Argus pourrait dénoncer et corriger toutes les inadvertances chez les auteurs auxquels il aurait affaire ? Scaliger<sup>23</sup>, dans ses dissertations critiques sur Cardan, en a relevé quelque vingt mille dans un petit ouvrage et personne n'imagine qu'il ait parfaitement fait le ménage. Et pourtant Cardan n'étant pas un méchant auteur. Le dessein principal de Bayle, quand il composa son Dictionnaire, était de détecter les erreurs de Moreri ; il le fit si bien qu'on a fait de ce livre les Errata de Moreri. Et pourtant Bayle n'est pas lui-même infailible :<sup>24</sup> un auteur récent en a découvert environ vingt-cinq dans un seul article qui n'est pas bien long. F. Hardouin, dans la préface à ses Nummi Antiqui Populorum et Urbium<sup>25</sup> dit qu'on pourrait nommer l'ouvrage: Errata Antiquariorum ; et pourtant M. Vaillant<sup>26</sup> n'a pas découvert moins de trois cents erreurs à la première lecture qu'il en fit. Tant il est facile de découvrir des fautes chez autrui, tant il est difficile de les prévenir chez soi ! Le très savant Dr. \*\*\*\* qui se faisait fort de découvrir cinq mille fautes dans le Lexicon d'Hesychius<sup>27</sup> a été accusé d'en commettre quarante-six dans ses émendations du premier livre des Odes d'Horace, plus quatre-vingt-dix dans les notes.

111 Il n'y a là rien de surprenant quand on considère de combien de côtés un homme est exposé à l'erreur ! Un auteur en qui nous avons confiance nous trompe ; notre propre jugement nous égare; notre attention nous fait défaut un instant; nos yeux mêmes, nos mains nous trahissent. Mais supposez que nous échappions à tous ces pièges : un secrétaire nous met en défaut ou, si là encore nous en réchappons, nous courons grand risque d'un avortement dans les mains de l'imprimeur.

112 Dans un ouvrage d'une étendue considérable et traitant de sujets variés, il semble impossible de ne pas commettre d'erreurs. Tous les talents requis pour faire un écrivain sans reproche se sont rarement rencontrés de manière plus insigne que chez Joseph Scaliger<sup>28</sup> dont le livre, de Emendatione Temporum, est une des plus belles réussites de toute la littérature. Et pourtant F. Peteau<sup>29</sup> y a découvert plus de mille fautes d'inadvertance. Qui peut donc être à l'abri ? Celui qui n'écrit rien ou presque rien. Si un Baronius<sup>30</sup> veut compiler des Annales, un Du Pin<sup>31</sup> une Bibliothèque ou un Baillet<sup>32</sup> des Jugements des Savants, quels triomphes préparent-ils pour les futurs Pagi<sup>33</sup>, Simon<sup>34</sup> et Ménage<sup>35</sup> ?

113 La seule chose que nous puissions dire, c'est que nous espérons qu'il y aura peu d'erreurs trouvées dans le présent ouvrage en comparaison de ce qu'on trouve dans d'autres du même genre. Nous en avons corrigé des milliers dans les dictionnaires et les autres écrits où nous avons puisé, à la lumière des autres connaissances introduites ; mais après une si vaste moisson, nul doute qu'il reste de quoi glaner. Nous nous flattons cependant que celles qui nous ont

échappé, le lecteur pourra le plus souvent les corriger à l'aide des moyens que nous lui apportons et qu'il n'y aura pas beaucoup d'erreurs dans ce livre que le livre lui-même n'aide à rectifier.

- 114 Les omissions. Il n'est guère possible de les éviter ; et plus le lecteur aura d'intelligence, plus il faut qu'il en découvre. En vérité, je dois déclarer l'importance de mes dettes sur ce chapitre ; et bien que je sois à présent insolvable, si le lecteur veut bien me faire crédit, je m'efforcerai de m'acquitter de ma dette, sinon en une seule fois, du moins par des paiements échelonnés.
- 115 Les répétitions. Je doute que les gens s'accordent à leur sujet. Quand une première personne aura relevé ce qu'elle pense être une répétition et l'aura éliminée, il y a fort à parier qu'une seconde lui reprochera d'être bien hardie et de manquer de goût, et rétablira la moitié de ce qui a été ôté ; et peut-être une troisième sera-t-elle tentée de replacer le reste.
- 116 Les irrégularités et les fautes de méthode. Sur ce chapitre, je me garderai de réclamer l'impunité en faisant valoir que je suis le premier à avoir tenté d'introduire certaines règles et une méthode dans ce genre d'écriture ; mais il y aura au moins dans mon cas cette circonstance que je ne saurais être accusé d'avoir enfreint d'autres règles que les miennes. J'ai conscience toutefois que je n'aurai jamais été plus coupable que sur ce point de la méthode et que les références et les liaisons qui devraient montrer la relation des parties et aider à les tenir ensemble ne sont que trop souvent absentes, ce qui laisse le lecteur sans repère, ou qu'elles ont été mal placées, ce qui le met sur une mauvaise piste.
- 117 Les renvois, observons-le, sont de deux sortes : certains sont réels, qui renvoient à un autre article dans lequel on poursuit l'exposition de ce qui est en question; les autres sont grammaticaux ou verbaux, qui servent à indiquer quelque détail se rapportant au nom, par exemple, un synonyme, un paronyme, un contraire, un étymon, etc. L'emploi des premiers est clair, car ils touchent à la relation des choses ; l'emploi des seconds est plus obscur, n'ayant trait qu'aux relations des mots ; et cependant ils sont essentiels à l'ouvrage pris comme dictionnaire, comme les autres le sont à l'ouvrage pris comme corps ou système.
- 118 La sécheresse et le manque de fini. A n'en point douter, il doit s'en trouver beaucoup considérant le peu de temps qui a été laissé à la maturation sur l'arbre d'une telle masse de fruits. Beaucoup furent cueillis avant d'avoir pu mûrir et il ne faut pas s'étonner que de temps en temps ils aient un goût un peu vert. Mais, ceci dit, si on interdit de dire un grand nombre de choses autres qu'indifférentes dans un cadre de cinq cents pages, je ne sais pas qui serait un auteur.
- 119 Venons enfin au reproche qu'il y a peu de choses nouvelles et de mon propre cru: là, il faut que, changeant de style, je passe de l'aveu à la justification. L'ouvrage est ce qu'il doit être : une collection, le produit non pas du génie d'un seul homme, car on n'irait pas loin, mais de toute une république. Que quelqu'un entreprenne d'écrire un dictionnaire, même sur un art très particulier, à partir de son propre fonds uniquement: il n'y a pas grand risque à prédire que l'ouvrage ne sera pas bon à grand-chose. Je ne prétends pas régaler mes invités sur ce pied, en ne puisant que dans les pauvres réserves de mes greniers : tout le pays a été mis à sac pour leur offrir un banquet de gala. Nul qui tombait entre mes mains n'a été épargné, ni ancien ni moderne, ni étranger ni compatriote, ni chrétien, juif ou païen: philosophes, théologiens, mathématiciens, critiques, casuistes, grammairiens, médecins, antiquaires, mécaniciens, tous ont été mis à contribution.
- 120 Aucun de mes prédécesseurs ne peut me blâmer de les avoir utilisés, puisque cela a été leur pratique avouée. C'est une sorte de privilège attaché à la fonction de lexicographe, sinon par une permission formelle, du moins par un accord tacite. J'ai déjà pris l'abeille pour emblème, et qui donc entamerait une action en restitution de biens ou en violation de droits contre cette maraudeuse déclarée ?
- 121 Il est vain de prétendre à une quelconque propriété sur cette sorte de choses. Offrir ses pensées au public et prétendre en même temps garder sur elles un droit, est sinon absurde, à tout le moins est-ce vil. Les mots que nous proférons, que dis-je, le souffle que nous exhalons, ne sont pas plus vagues et plus communs que nos pensées, quand nous les divulguons en les imprimant. Vous pouvez aussi bien interdire aux gens d'utiliser la lumière qui brille dans leurs yeux, sous le prétexte qu'elle vient de votre chandelle ; ou même l'enfermer dans une lanterne sourde, de

peur qu'elle ne nous attire et nous éblouisse. Si jamais nous ne nous trouvons pas mieux des bonnes choses, du moins ne nous trouvons pas plus mal des mauvaises ou des indifférentes qui s'y mêlent.

122 Nous voyons la même pensée, qui fut d'abord lancée chez un auteur, en milieu grossier, se bonifier et mûrir quand elle est empruntée par un second, puis, étant transmise à un troisième, fructifier enfin en abondance. Toutes les plantes ne prospèrent pas dans les sols qui les produisent ; quelques-unes s'étiolent dans leur terreau primitif, de sorte que le jardinier est souvent dans le devoir de les replanter, etc.<sup>36</sup>

123 Certaines personnes, je le sais, condamnent le moindre usage des dictionnaires, des abrégés, des compilations, de quelque sorte que ce soit. Les Scaliger, les Salmasius, les Huet, et d'autres critiques, protestent contre tout ce qui peut tendre à faciliter et à raccourcir le cours de l'étude, disant que c'est aussi tendre à diminuer l'assiduité et l'application, à exempter les hommes de l'obligation de remonter à la source, et ainsi les rendre superficiels. Ce que l'on atteint facilement, ajoutent-ils, se perd aussi facilement ; un des principaux fruits de l'étude, c'est de donner l'habitude du travail et d'aguerrir l'attention : quelle place reste-t-il à l'activité du jugement, si tout est méthodisé et mis en ordre ? Quand usera-t-on encore de sa mémoire, si toute chose que l'on veut est immédiatement à disposition ? Qui ira s'encombrer la tête d'une masse de connaissances que l'on peut toujours garder par-devers soi à moindres frais ? L'exact et profond savoir des auteurs anciens, disent-ils aussi, tenait principalement à ce qu'ils ne jouissaient pas de tels secours, ce qui les obligeait à remonter péniblement aux sources et à étudier de première main leurs auteurs.

124 Telle est la manière de dire d'hommes de la plus admirable érudition ; et si cela s'adressait seulement à ceux qui aspirent à s'élever au même rang qu'eux, nul doute que le propos soit excellent. Qui prétend occuper un siège sur le même banc doit passer par cette voie sévère dans son travail: il ne doit pas étudier, par exemple, l'antiquité dans les dictionnaires ou même dans les systèmes modernes, mais chez les auteurs anciens eux-mêmes : l'antiquité juive dans les livres de l'Ancien Testament, dans Philon, Joseph, le Talmud, Maïmonide et les rabbins ; l'antiquité grecque dans Homère, les anciens tragiques, les comédies d'Aristophane, Diodore de Sicile, Pausanias, Athénée et d'autres ; l'antiquité romaine dans Tite-Live, Denis d'Halycarnasse et d'autres anciens des deux langues ; l'antiquité chrétienne dans les Actes des Apôtres et les pères latins et grecs. Tous ces ouvrages, il doit les lire nuit et jour, pour réussir à bien les comprendre, les méditant, multipliant les réflexions à leur sujet, s'efforçant d'en pénétrer toutes les vues, pesant mûrement tous leurs aspects et enfin les comparant avec les suggestions, les remarques, les perfectionnements proposés dans les écrits et les commentaires des plus savants parmi les modernes.

125 Je ne doute pas que tout ceci soit excellent. Mais il n'y a pas beaucoup de sujets ou de branches du savoir dont on puisse venir ainsi à bout ! Et la majeure partie du genre humain est faite de ceux qui ne portent à aucun de ces sujets un intérêt assez grand pour se préoccuper d'en acquérir une connaissance pleine et profonde. Ajoutez que ceux dont c'est le cas sont contraints en mainte occasion de recourir aux dictionnaires ou aux aides de même sorte, et que ceux qui en parlent avec le plus de mépris font de même, plus souvent qu'ils ne se soucient de l'avouer.

126 En réalité, comme j'ai pu l'observer ailleurs, la réduction du vaste ensemble de toutes les connaissances dans un espace plus circonscrit est d'un grand avantage pour tous ceux qui se préoccupent d'acquérir du savoir, c'est-à-dire, pour tout homme en général ; car je ne connais pas de rang, de condition, de sexe même, qui échappe à la nécessité de cultiver et de perfectionner son esprit. Par ce moyen, c'est tout un fonds de connaissances qui devient accessible en des termes faciles, un fonds suffisant aux buts poursuivis par la plupart des hommes, à l'exception de ceux qui font de la connaissance leur profession principale, et par ces derniers eux-mêmes, dans presque toutes les parties de la science qui ne sont pas celle qui constitue leur domaine d'élection. Un dessein comme celui-ci peut sembler mieux adapté aux besoins des hommes d'action qui ne peuvent consacrer beaucoup de temps à la poursuite de la connaissance, et aux hommes de plaisir qui ne se soucient pas d'y prendre trop de peine ; mais il ne serait pas moins avantageux aux hommes de lettres et d'études, à quelque faculté ou branche de la science qu'ils se consacrent, puisque, pour prétendre à l'excellence dans

n'importe laquelle de celles-ci, la polymathie ou la connaissance générale de tout le reste est indispensable, à cause de l'étroite liaison qu'il y a entre les diverses sciences et des lumières qu'elles s'apportent mutuellement. Et quelle vaste carrière est ainsi ouverte ! Quelle multitude d'objets et de livres leur faudra-t-il parcourir ! Quels secours ne sont pas requis pour faciliter une course aussi pénible ! Sans ces aides ou bien l'on sera en danger de passer toute sa vie en préliminaires, à se préparer à ce qu'on a en vue, ou bien il faudra se décider à se mettre en chemin avec moins de cérémonies, à exclure de son plan de nombreuses sciences voisines pour se retrancher dans les limites étroites d'une seule. Il faut bien dire que c'est ce qui se passe trop souvent pour le plus grand déshonneur du savoir lui-même et de ceux qui le cultivent. De ce fait, les sciences se cantonnent en d'innombrables domaines séparés qui ont cessé de communiquer entre eux et, de la sorte, chacune est privée des perfectionnements qui pourraient lui venir des autres. C'est ce qui fait, en grande part, l'infériorité des auteurs modernes sur les anciens. Un champ restreint de connaissance, cela est certain, ne permettra pas à un auteur d'écrire avec cette dignité et cette maîtrise qui se trouvent chez la plupart des auteurs anciens ; lesquels, outre la science particulière dont ils traitaient dans leurs écrits, étaient versés dans tout le reste. Ceux qui ont la moindre familiarité avec l'ancienne méthode d'étude savent quelle était leur sévérité sur ce point. On ne pouvait devenir orateur, historien, poète, grammairien, ou même architecte ou musicien, encore moins philosophe, sans parcourir tout le cercle des sciences. Et des auteurs plus récents reviennent sur cette nécessité, bien que la difficulté d'y réussir se soit considérablement accrue et que l'encyclopédie moderne ait grandement gagné en étendue et en complexité, comparée à l'ancienne. Combien de nouveaux arts et de nouvelles sciences, combien d'appendices nouveaux aux sciences et aux arts anciens se sont imposés à notre examen, que les anciens avaient laissé échapper ? Combien de langues, vivantes et mortes, un moderne est-il obligé d'apprendre, alors qu'on pensait qu'un Romain ou un Athénien en avait assez s'il en possédait une ou deux ? Et combien de difficultés dont ils étaient exempts devons-nous affronter dans l'acquisition de leurs sciences, de l'ancienne chronologie, par exemple, de la géographie, etc. ? Nous nous donnons pour objet de connaître leurs affaires aussi bien que les nôtres ; nous étudions minutieusement non seulement leurs sciences, mais aussi leurs actions et leurs coutumes, même les plus indifférentes, ainsi que leurs mots, leurs expressions ; et de la sorte nous avons ouvert de vastes champs de connaissance qui prennent le nom d'études anciennes et de philologie. Le dilemme est donc évident : ou nos talents doivent être plus grands et notre application à l'étude plus forte, nos vies plus longues que celles des anciens, ou alors il faut diminuer d'autant notre capacité si ne se présente pas quelque moyen de rester de niveau.

127 Et, en effet, une réduction du corps du savoir devient chaque jour plus nécessaire, les objets de notre connaissance augmentant, les livres devenant plus nombreux et de nouveaux points de dispute ou de recherche se présentant. Faute de cela, les sciences restent comme à l'arrêt ou, si elles avancent, ce ne peut être qu'imperceptiblement, puisque ceux qui devraient faire les découvertes passent leur vie à apprendre ce qui a déjà été découvert. De ce fait, les perfectionnements qui sont occasionnellement apportés, arrivent rarement à maturité mais se terminent en suggestions, en demi-ouvertures, en questions et en propositions pour de nouvelles recherches. La plupart des découvertes récentes dans les sciences restent ainsi grossières et imparfaites. Tout le vaste système des plantes et des animaux microscopiques, celui des mondes télescopiques, des attractions, du magnétisme, de l'électricité, etc., restent pour ainsi dire embryonnaires. Combien d'observations singulières et de cas anormaux sont éparpillés dans les écrits des philosophes modernes, qui demandent d'être réduits en système ? Combien de lumières sont gaspillées dans les écrits des modernes virtuosi pour répondre à divers desiderata dans les sciences, et cela à nulle fin ? Combien d'opérations tant de l'art que de la nature sont mal connues et demandent d'être comparées et relevées plus en détail ? Les transmutations, les pétrifications, les reproductions de parties organiques, les recompositions de corps à partir de leurs principes, les ressuscitations, les améliorations, les accélérations de croissance, les multiplications d'espèces, pour ne rien dire des transfusions, des inoculations, des injections, etc., toutes études qui sont vouées à périr comme tant d'autres l'on fait avant elles, par manque de temps pris à les poursuivre.

- 128 Rendons justice aux collections, je veux dire, celles qui sont générales et sans méthode, elles ont leurs avantages. Quand beaucoup de choses sont rapprochées quasi par accident, nous découvrons parfois des relations entre elles que nous n'aurions jamais songé à rechercher ; tout comme l'imagination du peintre et du sculpteur est fréquemment conduite aux créations les plus hardies et les plus magistrales, par quelque chose que ces artistes captent dans les croquis que leur offrent fortuitement le hasard ou la nature, à ce point qu'un célèbre Italien n'hésite pas à y voir l'origine et la première occasion de tous ces arts. Il est certain que la plus grande partie de notre connaissance est empirique, qu'elle est le résultat de l'accident, de l'occasion et de l'expérience fortuite ; nous devons peu à la construction dogmatique et à la méthode, choses qui, nous l'avons observé, sont postérieures et qui n'entrent en jeu qu'une fois la partie commencée. Ce fut très certainement la main du hasard qui la première fois jeta ensemble le souffre, le charbon de bois et le salpêtre ; et celui qui en tira la poudre à canon n'imaginait guère qu'il était en train d'inventer un nouvel art de faire la guerre.
- 129 Il est à la vérité surprenant d'observer de quelles modestes expériences, de quelles observations ténues sont nées maintes doctrines de première importance; on dit que les coups de marteau d'un forgeron sur son enclume donna naissance aux notes de musique qu'un pauvre moine du nom de Guido perfectionna, par ce qu'il avait observé en égrenant son chapelet. Les inventions de l'imprimerie, du verre, de la teinture, de la boussole d'inclinaison, du phosphore, du télescope, du taffetas, de l'antimoine, etc., sont nées, suppose-t-on, de cette façon, comme le lecteur peut le voir dans les articles concernés ; et de combien d'autres pour lesquelles nous n'avons pas d'information, parce que la grande obscurité qui enveloppa leur naissance, avant qu'elles n'aient atteint un degré d'utilité et de perfection capable de les faire remarquer, jeta dans l'oubli les circonstances particulières qui l'accompagnèrent. Si nous en croyons les anciens Phéniciens et Égyptiens chez qui la plupart des arts sont supposés être nés, tous naquirent d'observations accidentelles : la géométrie vint des inondations du Nil ; le vol de la grue prêta à l'invention du gouvernail ; l'ibis apprit à administrer un clystère, l'hirondelle à construire, l'araignée à tisser, etc. Et, en effet, une observation nouvelle dans un esprit qui y est préparé, est comme une étincelle dans un tas de poudre à canon, qui fera sauter toute une mine.
- 130 Quels avantages la philosophie ne retirera-t-elle pas d'une telle collection ou d'un tel farrago d'arts, si l'on considère que chaque détail, chaque article d'un art doit être envisagé comme un donné, comme un phénomène, comme une expérience en philosophie et que le moindre d'entre eux peut être le fondement d'un nouveau système ? Pour ne considérer que la teinture des étoffes ou le tannage et le corroyage du cuir, en quoi consiste le procédé dans son ensemble, sinon en une suite d'effets physiques naissant de nouvelles applications d'un corps à un autre ? Et combien d'enseignements la peinture, le jardinage, l'agriculture, etc., donnent-ils au philosophe sur la plantation, la greffe, la taille, l'exposition, l'expression, les murs, etc., qui n'auraient jamais croisé sa route, sans ce hasard heureux ? Une fois qu'une chose est partie, elle peut conduire à une infinité d'applications, et personne ne sait où elle s'arrêtera.
- 131 Dans tout l'ouvrage, l'on a particulièrement veillé au choix des diverses rubriques et à leur développement, à l'élargissement des vues des hommes, à l'ouverture de nouvelles pistes, de nouvelles traces, de nouvelles perspectives. Nous avons essayé de garnir l'esprit, mais aussi de l'élargir, en le plaçant dans une grande variété de situations et en lui présentant les sentiments, les notions, les mœurs, les coutumes, etc., d'un grand nombre d'époques, de peuples, de sectes, etc., de tout ce qui comporte quelque chose de nouveau, d'inhabituel ou d'original. Une telle variété de vues et de manières de penser est un remède assuré contre un attachement trop étroit à aucune d'entre elles ; et c'est la meilleure façon d'éviter de faire des pédants, des bigots, etc., en tout genre. On peut dire que chaque art, chaque système, tend à donner un tour particulier à l'esprit et que la seule façon de lui conserver sa rectitude naturelle est de lui en opposer d'autres, par contrepoids. Ainsi, ce qui est insupportable chez le pur mathématicien, critique, grammairien, chimiste, poète ou héraldiste, est modéré et rendu aimable quand on y mêle judicieusement tout le reste.
- 132 Certes, ce n'est pas là le moyen de faire de très grands progrès dans un art; mais c'est en même temps le seul moyen d'éviter d'être gâté par aucun d'eux. Il est vrai que tout ceci ne s'entend que du profit personnel ; car il ne fait pas de doute que le public reçoit davantage de ceux

qui s'attachent seulement à des arts particuliers que de ceux qui s'appliquent d'une manière générale à tous, puisque les premiers portent chaque art à plus de perfection et que le mélange et la modération qui manquent aux individus se trouvent dans le tout.

133 Concluons.

134 La dernière ambition d'un ouvrage comme celui-ci devrait être de former des esprits sains, c'est-à-dire, acquérant un système de perceptions et de notions qui soit en accord avec le système des choses ou qui entretienne avec celui-ci les relations voulues par son Auteur. La fin de la connaissance et de l'étude n'est pas d'avoir la tête remplie des idées des autres, un tel enrichissement pouvant tourner au pire: la richesse n'est à considérer que secondairement, avoir un esprit sain vient en premier. Il y a beaucoup d'engrais que le laboureur n'ose pas employer, par crainte de corrompre la terre en l'enrichissant et de jeter les germes d'une maladie qui l'appauvrirait à la fin et la ferait s'épuiser en mauvaises herbes improductives.<sup>37</sup> Mais il faut reconnaître que la tête des hommes ne se remplit pas si aisément : la mémoire n'est pas si tenace qu'on peut l'imaginer; les idées sont des choses passagères et rarement elles nous tiennent assez longtemps compagnie pour nous faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal: il y a fort à parier que ce que nous lisons aujourd'hui, nous l'aurons pour l'essentiel oublié demain. Et ce qui donne principalement de l'importance aux nouvelles idées, c'est qu'elles élargissent et agrandissent l'esprit et augmentent sa capacité, ses aptitudes. Mais cet élargissement n'est pas non plus le but final ; sa principale utilité est de contribuer à accroître notre sensibilité, à rendre nos facultés plus subtiles et mieux adaptées, à nous donner une perception plus exquise des choses qui se présentent ; nous permettant ainsi d'être clairs dans nos jugements, hardis dans nos déclarations, prompts dans nos conclusions, précis dans nos distinctions et aptes à saisir le genre et les raisons de nos décisions. A cette fin diverses choses peuvent nous conduire qui ne sont pas tant des sujets directs de connaissance que des sujets collatéraux ; c'est le cas d'une bonne partie de la philosophie de l'École qui, en exerçant et stimulant l'esprit, a une sorte d'influence instrumentale, propre à en aiguïser les facultés, et qui ne demande que d'être lue, et non retenue, pour produire son effet. Mais même ceci ne nous mène pas encore à la fin pleine et adéquate de la connaissance: ce n'est que perfectionner l'organe et il doit y avoir quelque fin ultérieure à un tel perfectionnement. Personne n'affûte son arme dans le seul but de l'avoir tranchante, mais pour qu'elle soit prête à l'emploi. En un mot, nos facultés étant autant de canaux par lesquels et selon la mesure desquels nous recevons ce que nous signifie la volonté de notre Créateur et nous soumettons aux effets de son pouvoir et de son action, tous les perfectionnements qu'on y apporte tendent à nous assujettir plus pleinement à son influence et à sa direction et, ainsi, à nous faire concourir en meilleure harmonie au reste de ses œuvres, pour accomplir la fin dernière de toutes choses. En cela consistent notre bonheur et notre perfection, la perfection d'une nature particulière qui ne s'affirme que dans la mesure où elle contribue à celle de l'univers.

---

### Notes

1 Antoine Furetière, Dictionnaire universel des arts et des sciences, La Haye et Rotterdam, 1690, 3 vol. ; 2e edn revue, corrigée et augmentée par Basnage de Bauval, La Haye et Rotterdam 1701, 3 vol. ; 3e edn, revue et corrigée par le même, Rotterdam 1708, 3 vol.

2 Dictionnaire de Trévoux ou Dictionnaire universel latin et français, Trévoux 1704, 3 vol. ; nlle éd., Trévoux 1721, 5 vol.

3 Jacques Savary-Desbrûlons, Dictionnaire universel de commerce d'histoire naturelle, d'art et de métiers, Paris 1723-30, 3 vol. in folio.

4 Etienne Chauvin, Lexicon philosophicum, Rotterdam 1692, 2e edn Leeuwarden 1713.

5 John Harris, Lexicon technicum or an Universal English Dictionary of Arts and Sciences, Londres 1704, 2 vol.

6 Jean Wolfius, (mort en 1571), auteur de plusieurs ouvrages d'érudition.

7 Augustin-Charles Daviler, Dictionnaire des termes d'architecture, Paris 1693.

8 Les quarante-sept sommaires ci-dessus sont placés en bas de page, sous le texte, dans l'édition in folio.

9 L'édition de 1728 dit: représenter une partie ou un point de connaissance. \* Les noms.\*\* Les noms propres.\*\*\* Les noms communs.\*\*\*\* Les verbes, les participes, les adverbess, etc.

10 L'édition de 1728 dit: les Christophe Colomb et les Bacon

11 L'édition de 1728 donne la note suivante: Voir Bossu, Traité du poème épique, liv. I, chap. 1.

12 L'édition de 1728 donne la note suivante: Locke, Essai sur l'entendement humain, liv. II, chap. 11 [§ 2 Locke distingue entre wit et judgment].

13 L'édition de 1728 insère ici le paragraphe suivant: Il est essentiel à l'art, par conséquent, de retenir quelque chose de la personne dont il procède ; et, de la sorte, il y a autant d'arts que d'inventeurs de méthodes pour accomplir ou faire les choses. De là aussi, on ne peut aborder un art qu'en l'apprenant. Une personne, livrée à sa seule pensée, ne touchera guère à la même chose, à moins de supposer un merveilleux accord entre les caractères et les particularités des personnes ou de poser que l'art est pour une grande part scientifique et participe peu du génie et de l'humeur de l'inventeur. A proprement parler, il n'y a rien comme étudier un art ou apprendre une science. Du premier, chacun, sauf l'inventeur, doit être instruit ; quant à la seconde, chacun doit la découvrir. En effet, l'accès à tout art requiert une connaissance préalable, qui ne se découvre pas à la raison d'un homme, alors que la science n'exige que des idées claires et une étroite attention. Avec cela, on peut par soi-même parcourir toute la longueur d'une science, pour autant que ce soit proprement une science. Et, à la vérité, ceux qui y ajoutent ou plutôt ceux qui en écrivent, s'ils s'écartent d'un iota de la voie commune pour céder à leurs propres vues personnelles, ceux-là auront corrompu la science et l'auront mise sur le pied d'un art. Et c'est à cette cause que nous devons une grande partie des difficultés rencontrées dans l'accès aux sciences ; le reste est dû à un manque de sens, c'est-à-dire, à un manque de clarté et de précision dans nos perceptions, et un manque de persévérance et d'attention à leur égard. Cela fait que la géométrie elle-même diffère peu d'un art: nous demandons des préliminaires comme pour les autres arts. Et ainsi, pour certains, chaque science est un art et ne peut être atteinte que comme nous le faisons pour les arts mécaniques, par l'habitude et la mémoire, au lieu que ce soit par la contemplation et la déduction. La raison, quand elle est embarrassée et troublée par le génie et le caractère personnel, ne peut pas plus s'élever aux sommets de la science, qu'elle ne peut descendre jusqu'aux profondeurs de l'art, quand elle est pure et déliée.

14 L'édition de 1728 dit: des Sages phéniciens et égyptiens

15 L'édition de 1728 dit: un mage, un myste ou un brahmane

16 L'édition de 1728 poursuit par le paragraphe suivant: La faiblesse de notre raison dont nous nous plaignons tant, tient en grande mesure à une cause externe et repose totalement sur la confusion du langage ; une confusion qui mettrait les anges du ciel eux-mêmes, autant que les hommes, dans l'impuissance de rien en tirer. Témoin la multiplication de nos explications sur la Trinité, l'hypostase, la substance, l'accident, la faculté, la liberté, la cause, la nature, l'attraction, etc., tous objets auxquels théologiens et philosophes consacrent tant de peine. Je suis sûr que si le Tout-Puissant devait nous inspirer un nouveau langage qui fût en accord avec la réalité des choses, ce serait comme une révélation et tous nos devoirs et les relations seraient rendus visibles. Le mal en effet s'est répandu si loin qu'il y a peu d'espoir de le voir ôté ou même atténué, sans un nouveau langage formé ex post facto, à partir de ce que nous percevons maintenant. Mais nous en reparlerons plus bas ; pour l'instant, nous nous risquons à déclarer que la réforme de la science ne se monte à guère autre chose que la réforme du langage.

17 L'édition de 1728 dit : comme s'accordant avec sa raison personnelle, c'est-à-dire, comme étant adaptée à son génie propre,

18 Platon, Ménon, 80 d.

19 L'édition de 1728 dit: de l'agriculture, de l'héraldique, etc.

20 L'édition de 1728 ajoute la phrase suivante: Nos perceptions et nos connaissances sont toutes des instruments entre ses mains qu'il a institués pour accomplir son œuvre et ménager les fins admirables et adorables de la Création.

21 L'édition de 1728 poursuit ainsi le paragraphe: Nous avons, à la vérité, dans le domaine de la connaissance des sortes de comètes qui semblent échapper à l'orbe, de sorte que nous nous demandons comment elles sont venues, ce qui les soutient, et aussi ce qu'elles font là. Tels sont les simples antiquaires, les étymologistes, les microscopistes, les alchimistes, les physiognomonistes et d'autres chercheurs du futur. Mais tous, quelle que soit leur distance ou leur irrégularité apparente, se rapportent au même point central et se meuvent selon les mêmes lois que les autres et même répondent à d'excellents desseins qui servent le tout.

22 L'édition de 1728 poursuit ainsi le paragraphe : En tant que simple physique,

23 Jules-César Scaliger, Exotericarum exercitationum liber, Paris 1557.

24 La fin du paragraphe et les deux paragraphes suivants ont été ajoutés dans la

25 Jean Hardouin, Nummi antiqui populorum et urbium, Paris, 1684.

26 Jean-Foy Vaillant (1632-1706), auteur de plusieurs ouvrages de numismatique.

27 Hesychius, grammairien et lexicographe du IV<sup>e</sup> siècle avant JC, auteur d'un Lexicon.

- 28 Joseph-Juste Scaliger, fils du précédent, *Opus de emendatione temporum*, Paris, 1583.
- 29 Denis Petau, auteur, entre autres ouvrages, d'un *Opus de doctrina temporum*, Paris 1627 ; édition augmentée, Anvers, 1703.
- 30 César Baronio (1538-1607), auteur des *Annales ecclésiastiques*.
- 31 Louis-Ellies Du Pin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Paris, 1686-1704, 58 vol.
- 32 Adrien Baillet, *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, Paris, 1685-86.
- 33 Antoine Pagi fait la critique de Baronius dans sa *Critica historico-chronologica*, 1689-1705, 4 vol.
- 34 Richard Simon fait la critique de Du Pin dans sa *Dissertation sur la 'Nouvelle bibliothèque des auteurs'*, Rotterdam, 1684.
- 35 Gilles Ménage fait la critique de Baillet dans son *Anti-Baillet*, La Haye, 1688, 2 vol.
- 

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

« Préface de la *Cyclopædia* de Chambers », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 37 | 2004, mis en ligne le 09 avril 2009, Consulté le 30 janvier 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4524.html> ; DOI : 10.4000/rde.4524

---

### ***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle

***ndlr*** : En complément à cet article, voir le fichier pdf en annexe situé en début de notes de bas de page.